206 24 SEPTEMBRE 1949 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Phot. *N. Y. Times.*

LOIN DES OREILLES INDISCRÈTES...

Les négociations monétaires anglo-américaines de Washington sont restées jusqu'au bout enveloppées de mystère. C'est sans nul doute de la dévaluation du sterling que s'entretenaient déjà de bouche à oreille M. Bevin et M. Dean Acheson le 15 septembre au cours d'une conférence. (Voir page 316.)

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an...	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an...	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75		295,80	300,50	364,45
	Un an...	463,50	escudos	591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

DEUX SIÈCLES SEPT GÉNÉRATIONS

DE PROBITÉ & D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNE

PHILIBERT POULET (1708-1782)

JEAN-BAPTISTE (1750-1829) MARC-JEAN-BAPTISTE (1752-1832)

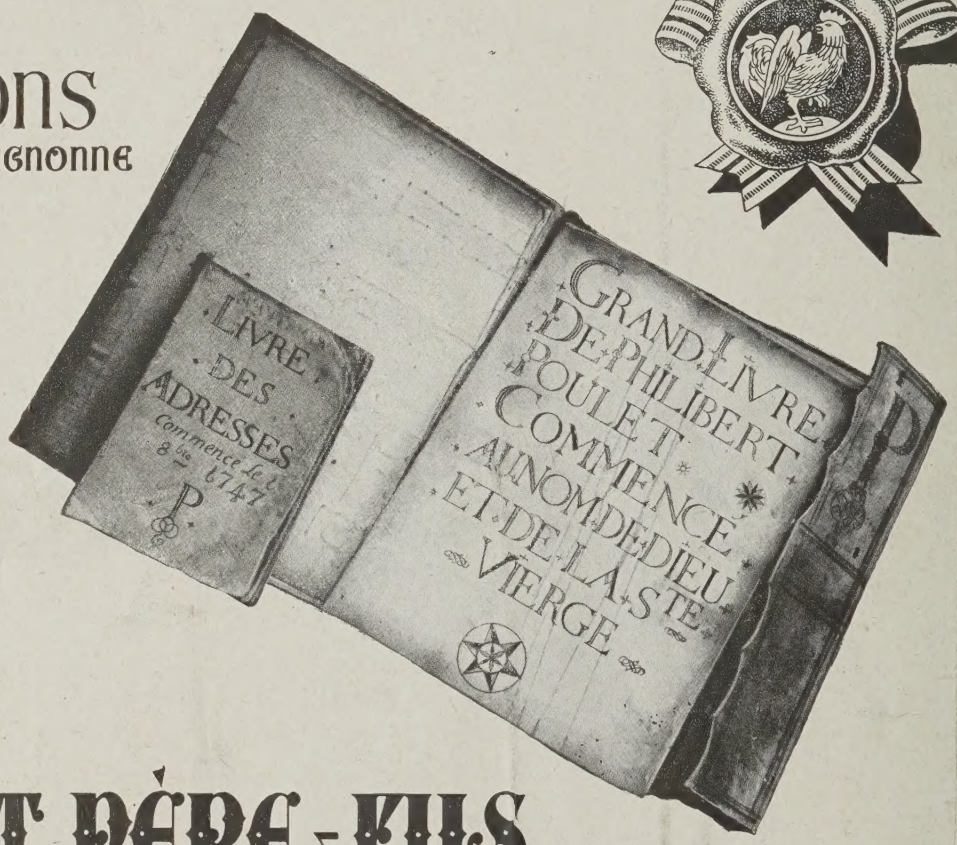
PHILIBERT (1776-1821) JEAN-FRANÇOIS-AUGUSTE (1783-1849)

JEAN-BAPTISTE-EDMOND (1815-1884)

PIERRE GERMAIN (1845-1936)

PAUL-JACQUES (né en 1875)

JACQUES-PIERRE (né en 1908) JANE GALLET GEORGES-CLAUDE GALLET (né en 1902)



POULET PÈRE & FILS

PROPRIÉTAIRES-NÉGOCIANTS À BEAUNE (Côte d'Or)

MAISON FONDÉE EN 1747

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

AVANT LE SALON

— Je ne suis peut-être pas assez jeune pour être exposée..

— Justement, c'est tout indiqué pour le Salon d'automne !

LES « TERRE-A-TERRE »

— On vient de retrouver des manuscrits hébreux, perdus depuis dix mille ans !

— Espérons que je retrouverai plus vite mon bouton de manchette !...

ASTUCE

— Comment, Marius, tu vas à la chasse avec des lignes et une épuisette ?

— Oui, mon bon. Comme ça le gibier ne se méfie pas, il pense que je vais à la pêche !...

PRUDENCE

— Au dernier Salon, ils ont refusé mon tableau comme trop impudique, alors, cette année, comme j'ai peint un « cul-de-sac », j'y ai collé une feuille de vigne !...

TOC !

LE LIBRAIRE. — Désirez-vous le dernier « best sellers » ou un *Reader's Digest* ?

— Ça va. Parlez français et donnez-moi *les Trois Mousquetaires* !...

CINQUIÈME ANNÉE

NUMÉRO 206

24 SEPTEMBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

ON « PURGE » EN TCHÉCOSLOVAQUIE

Les procès politiques se succèdent derrière le rideau de fer sous l'inculpation invariable de complot contre la « démocratie populaire ». Devant le tribunal spécial de Prague, où ont été prononcées récemment six condamnations à mort et dix à la détention perpétuelle, les parents des accusés, contenus par des miliciennes en armes, fondent en larmes en écoutant prononcer la sentence. Phot. Intercontinentale.

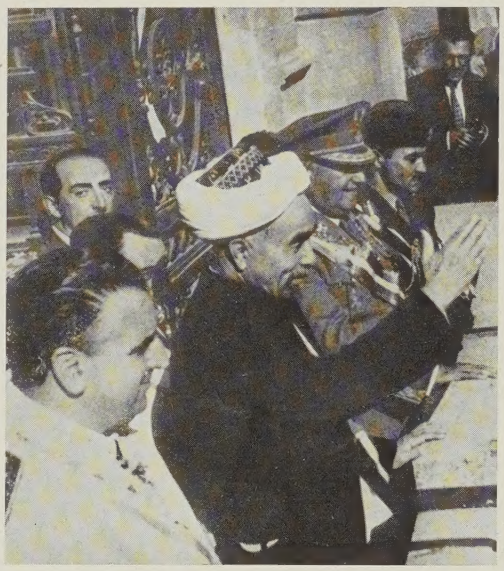
INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

AU THAILAND le roi Pumipol, qui se remet des suites de l'accident d'automobile dont il fut victime l'an dernier, est fiancé à une Siamoise de dix-sept ans, Sirikit Kitigakara, fille de l'ambassadeur à Londres.

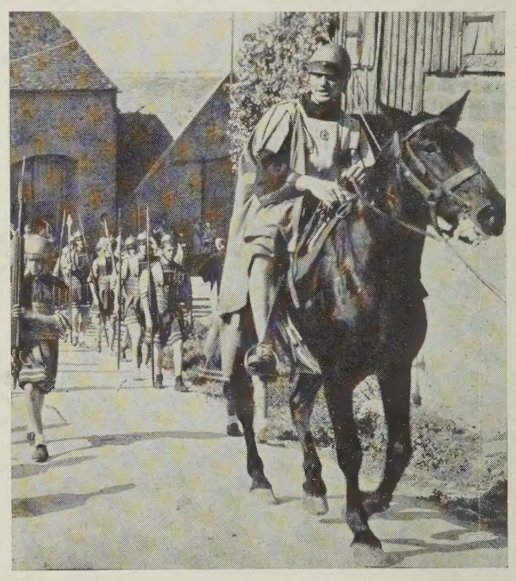
A BRUXELLES le comte de Hauteclocque, ambassadeur de France, célèbre l'amitié franco-belge à l'arrivée du Flambeau qui, apporté de Paris, brûlera désormais sur le monument du Soldat français inconnu.

A WINDSOR M. Winston Churchill caresse les naseaux de son cheval Colonist II, un produit de l'élevage français, qui vient de faire triompher pour la première fois les couleurs de l'ex-Premier.

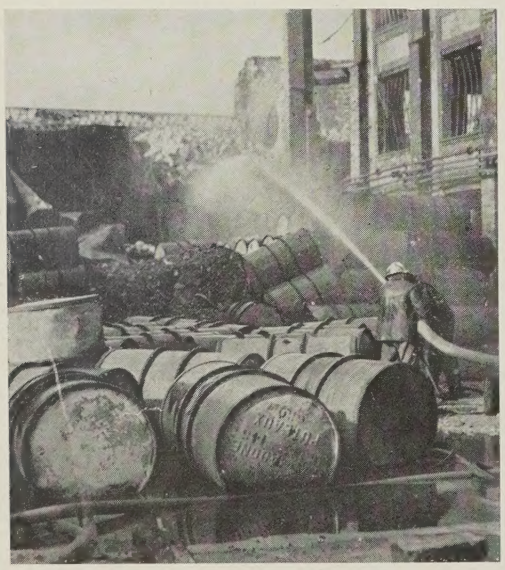
A FRIBOURG le premier président de l'Etat d'Israël, docteur Chaim Weizmann, est venu faire renouveler à l'Université catholique le diplôme de docteur ès sciences qu'il obtint il y a une cinquantaine d'années.



A LA COROGNE le roi Abdallah de Transjordanie, venu visiter l'Espagne et ses monuments arabes, répond du balcon de l'hôtel de ville, aux côtés du général Franco, aux acclamations de 100.000 personnes.



A ALISE-SAINTE-REINE des reconstitutions historiques ont eu lieu devant une foule considérable à l'occasion du bimillénaire de la bataille d'Alésia où la résistance gauloise dut s'incliner devant César.



A PUTEAUX la foudre, en tombant sur une importante distillerie d'alcool, a provoqué un gigantesque incendie, des cascades de feu se répandant dans les rues et les égouts. Les dégâts ont été considérables.

A LAGUDAL, en Dordogne, en présence de M. Yvon Delbos a été inaugurée une stèle commémorant le premier parachutage d'armes et de personnes effectué par la R. A. F. en 1941 pour la Résistance.

A CALLANDER, au Canada, les célèbres « quintuplées » de la famille Dionne, devenues de grandes jeunes filles, assistent à une réception donnée pour le mariage de Rose-Marie, une autre de leurs sœurs.

« Gœthe en Italien. » Peinture de John H. W. Tischbein.

GŒTHE ET LA POLITIQUE

PAR ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

Il y a dans l'histoire des peuples des coïncidences qui ont une certaine portée de symbole. Il nous sera permis de mettre au nombre de ces synchronismes le hasard qui fait coïncider l'heure où se célèbre partout avec éclat le deuxième centenaire de la naissance de Gœthe et l'heure où l'Allemagne, sortant de l'effondrement de la défaite, est appelée à prendre en main son destin en se donnant un gouvernement.

Entre tous ses frères d'Europe l'Allemand est peut-être celui qui donne le plus net démenti au mot d'Aristote définissant l'homme un « animal politique ». Plein de respect pour le technicien, l'ingénieur, l'industriel, le médecin, le professeur, il a toujours tenu la politique, et singulièrement la politique des partis, pour une activité de seconde zone. Les discussions de l'Agora n'ont jamais, outre-Rhin, passionné l'homme de la rue et ne l'ont jamais ébranlé dans sa conviction que la politique ne le regardait pas, qu'elle était l'affaire des spécialistes.

A cette constante psychologie de son peuple Gœthe n'a pas donné de démenti. Il nous a sans ambages fait connaître le mépris que lui inspiraient toutes les manifestations englobées par lui sous l'appellation générale de « bavardage politique ». Il voyait dans la parole l'obstacle principal aux réalisations humaines. La discussion était à ses yeux l'ennemie de l'action. Elle était désorganisante de son essence. L'homme n'agissait vraiment que seul, dans le silence et en ne prenant conseil que de lui-même.

L'historien de Gœthe a le devoir de marquer la bonté active dont il fit preuve tout au long de sa vie envers les petits, les désarmés de l'ordre social ; bonté pratique, sachant descendre dans le détail et dont nous possédons des témoignages innombrables et touchants. Gœthe a aimé le peuple. Il a en revanche difficilement admis sa participation aux affaires supérieures de l'Etat. Le peuple, pensait-il, devait être aidé plutôt que consulté. Dès qu'on l'autorisait à franchir le seuil du pouvoir on était certain de le voir tout brouiller. Son admission aux enceintes réservées était une imprudence. Il ne fallait pas, disait Gœthe, « livrer au peuple le mystère ».

Nous ne serons pas surpris qu'avec de telles idées il n'ait pas été chaud partisan de la liberté de la presse. Celle-ci était à ses yeux grande folie : « Qu'ont-ils retiré, nos Allemands, de leur charmante liberté de la presse ? (*Scharmante Presse-Freiheit*). Qu'en ont-ils tiré d'autre que le droit pour chacun de dire sur son prochain toutes les bassesses et toutes les vilenies qu'il voulait ? »

Il protestait contre les excès de la presse, et d'ailleurs n'aimait pas la presse. Il tenait la lecture quotidienne des gazettes pour l'une des plus creuses occupations de l'homme. La presse prenait rang à ses yeux parmi les *allotria*, nom désignant dans sa pensée tout ce qui éloigne l'homme de sa tâche, le détourne de lui-même.

Il avait fait une expérience qui l'avait confirmé dans son mépris des gazettes, ayant eu l'idée de reprendre en main, en 1831, une collection de journaux de l'année 1826, classés et reliés avec le plus grand soin (nous connaissons sa passion du document, doublée de son culte de l'ordre). L'expérience était concluante : la confrontation des faits avec les pronostics, le démenti cruel donné par l'événement au jugement de l'homme faisaient éclater la vanité de la presse.

Fort de cette confirmation apportée à ses vues, il coupait les communications avec le monde, « relevait ses ponts-levis », se retirait dans son vrai domaine : la poésie. La dernière lettre de sa main, celle qu'il écrit cinq jours avant de mourir à Humboldt, le 17 mars 1832, est en même temps qu'un suprême message sur *Faust*, le grand œuvre qui l'a accompagné durant toute sa carrière, un émouvant bilan de la vie : « Les jours que nous vivons sont absurdes et confus... Désordre de la doctrine et désordre de l'action règnent aujourd'hui en souverains sur le monde, et dans cet état de choses je ne me connais point de tâche plus pressante que d'intensifier encore, si possible, ce qui est en moi, ce qui est demeuré en moi, de tirer un rendement double de mes dons propres. »

On ne s'est pas trompé en appelant Gœthe « le grand Européen ». Il est plus malaisé de soutenir, comme on l'a fait en zone d'occupation soviétique, où ont paru des articles exaltés sur le « camarade Gœthe », qu'il fut « un grand communautaire ». La vérité est que quand un homme est grand tout le monde cherche à l'annexer. L'œuvre entière de Gœthe proteste contre une exploitation politique de son nom.

Il a détesté la violence et les violents, les exploiteurs du fond de passion de l'âme populaire, les tribuns qui se font un tremplin du patriotisme, les hommes qu'il appelait les « grands hurleurs ». Avec leur sûr instinct des êtres d'où pouvait leur venir une menace, les chefs du Troisième Reich l'ont exécré, et craint plus encore peut-être. Ils ont imaginé pour le discréditer auprès de son peuple les plus détestables et les plus folles légendes. Comme celle, par exemple, d'avoir été le meurtrier de Schiller !...

Il est curieux de penser que le reproche de « mollesse patriotique » ne date pas du nazisme. Déjà pendant la guerre de 1914 les excités du nationalisme faisaient grief au plus grand écrivain d'Allemagne de son « germanisme de mollusque » (*Molluskhaftes Deutschtum*). D'autres Allemands, il est vrai, à la même époque, se livraient à une tentative désespérée de réhabilitation nationale. L'un d'eux, dans l'intention de bien établir les titres patriotiques de l'auteur de *Faust*, intitulait un petit livre *Gœthe en feldgrau*. S'il est une couleur au monde allant mal à Gœthe, c'est bien le feldgrau...

Il n'avait rien du soldat. On ne le voit pas du tout casqué et botté. Ennemi de toutes les manifestations de la force, combattant sans relâche à la petite cour du duc Charles-Auguste de Weimar les dépenses militaires, il détestait la guerre de toutes les forces de son cœur. Il l'appelait « le monstre » (*das Ungeheuer*) et se félicitait de rester hors de portée de ses atteintes. Ce n'était pas toujours facile, un fâcheux destin l'ayant fait vivre au temps de Napoléon et à une époque où le fracas des armes emplissait le monde et tout particulièrement l'Allemagne.

Il y parvenait cependant, ainsi que nous l'apprend un contemporain qui écrit de lui en 1813 : « Il dit que le devoir présent est de se distraire par tous les moyens et il est actuellement occupé à classer par écoles ses gravures. Il dit que c'est là un bon opium pour le temps actuel. »

Autant presque que la guerre elle-même, il condamnait ceux qui l'exaltaient. Le lyrisme martial lui était une offense. Il confondait dans la même aversion les porte-parole de la violence et les poètes qui exploitaient la veine guerrière sans partager eux-mêmes les dangers du combat. Il a fait connaître là-dessus son sentiment à son confident Eckermann avec une charmante simplicité : « Composer des chants de guerre et rester paisiblement dans ma chambre, voilà quel eût été mon genre. Les écrire dans un bivouac, d'où l'on entend, la nuit, le hennissement des chevaux des avant-postes ennemis, à la bonne heure ! Mais ce n'était là ni ma vie ni mon affaire... Je ne suis point une nature belliqueuse. »

Leçon de sagesse et de pacifisme. A une heure où certains symptômes, heureusement sporadiques, pourraient faire craindre chez nos voisins le retour d'un esprit dont le monde a connu les effets, il n'est pas pour l'Allemagne de meilleur patronage que celui de Gœthe, ni de plus rassurant pour l'étranger.

DIFFICULTÉS ET ESPOIRS DE L'O. E. C. E.

La situation économique de notre monde d'après guerre, plus particulièrement celle de l'Europe, a donné naissance, en ces dernières années, à de nombreux organismes au milieu desquels le grand public a peine à se reconnaître, tant ils se juxtaposent et s'enchevêtrent. On ne les désigne guère d'ailleurs que par des initiales, qui pour beaucoup, demeurent mystérieuses. Qu'est-ce, par exemple, que l'O. E. C. E. ? Même en traduisant en clair : Organisation européenne de coopération économique, cela n'éveille que d'assez vagues notions ailleurs que chez les spécialistes. L'O. E. C. E., dont on célébrait en avril dernier la première année d'existence, est l'organisme d'application du plan Marshall dans les pays européens qui en sont bénéficiaires. France-Illustration *en exposait le mécanisme dans son numéro du 14 août 1948. Rappelons brièvement ses origines :*

Avant même que les hostilités eussent pris fin l'administration du président Roosevelt était préoccupée de rétablir l'économie mondiale selon le libéralisme classique. Cette préférence doctrinale affichée n'excluait pas une application « dirigiste » et même « autoritaire ». Mais il fallait pour cela constituer de puissants organismes internationaux gouvernementaux.

Dans ce dessein fut créé à Bretton-Woods le F. M. I. (Fonds monétaire international). Sa tâche devait être de rétablir et de maintenir les principes financiers « classiques ».

Parallèlement l'O. I. C. (Organisation internationale du commerce) devait exercer une action identique dans l'ordre industriel et commercial, en collaboration avec l'O. A. A., consacrée à la production agricole.

Cependant il apparut assez vite qu'une restauration de l'économie libérale en Europe n'était possible que lorsque les pays éprouvés par la guerre auraient rétabli leur propre économie et leurs propres finances. Or ce rétablissement postulait la coopération entre ces pays et aussi, et surtout, une aide américaine substantielle.

A l'appel à l'union européenne lancé le 5 juin 1947 à l'Université Harvard par le général Marshall seize pays, devenus depuis dix-neuf, répondirent favorablement, tandis que l'U. R. S. S. et ses satellites repoussaient l'invitation. Le plan Marshall fut voté, on le sait, le 3 avril 1948 par le Congrès et complété le 16 avril par la convention de coopération économique européenne signée à Paris.

Le fonctionnement du plan est assuré par l'E. C. A. (Economic Cooperation Administration), chargé de mettre en pratique l'E. R. P. (European Recovery Program). L'E. C. A. est dirigé par M. Paul Hoffmann, assisté de M. Averell Harriman, ambassadeur « itinérant », et par l'O. E. C. E. Cette dernière organisation, dont les services centraux sont installés à Paris, au château de La Muette, comprend un conseil de seize membres, que préside M. P. H. Spaak (Belge), un comité exécutif présidé par sir Edmund Hall Patch (Anglais) et un secrétariat général dirigé par M. Robert Marjolin (Français).

LE PLAN DE RELÈVEMENT EUROPÉEN

Lorsque, pour de multiples raisons, le gouvernement américain se décida à venir en aide à l'Europe occidentale, c'est au remède classique des prêts financiers accordés aux gouvernements nationaux qu'il avait d'abord pensé. Mais l'échec rapide des quelques mesures prises dans cet ordre d'idées incita le président Truman à appliquer une méthode radicalement nouvelle, que l'on peut même qualifier de révolutionnaire : c'est la méthode baptisée « plan Marshall » et qui est censée devoir être mise en pratique par l'Organisation européenne de coopération économique. Le plan Marshall a pour objet de rétablir l'économie et les finances des pays de l'Europe occidentale, en vue d'incorporer plus tard ces pays dans un système mondial d'économie libérale conforme aux principes énoncés dans la Charte de La Havane. Celle-ci, élaborée au début de 1948, n'a encore été ratifiée par aucun gouvernement. Mais le président Truman a déclaré, il y a peu, qu'il y attachait la plus grande importance.

En partant de l'idée que les efforts isolés, voire contradictoires, des pays de l'Occident européen ne pouvaient pas résoudre leurs problèmes économiques et financiers nationaux, l'O. E. C. E. devait élaborer un plan quinquennal commun de relèvement européen, financé par l'aide américaine dans la mesure où ce plan prévoyait un déficit global à l'égard des Etats-Unis. Ajoutons en passant que cette aide pouvait être réalisée parfois pour des achats effectués en dehors du marché américain : « Achats off shore ». Les programmes nationaux annuels devaient être établis en fonction du programme commun à long terme, et l'aide américaine globale devait être partagée par l'O. E. C. E. entre les pays participants afin de leur permettre d'exécuter des programmes annuels entérinés par l'Organisation et ajustés par elle de façon à constituer, dans leur somme, un programme d'ensemble courant.

Dès le début le gouvernement français a fait sienne cette façon de voir les choses. Nos représentants ont toujours insisté sur la nécessité de présenter un programme commun de relèvement européen permettant d'établir un schéma efficace de coopération économique entre tous les pays participants. Ceux-ci coordonneraient leurs investissements et se spécialiseraient dans certaines branches de production, les produits circulant librement sur un marché européen unique. L'augmentation du volume de la production et la diminution correspondante des prix de revient permettraient alors d'intensifier les exportations de l'Europe, de façon à équilibrer en 1952 la balance globale des paiements des pays participants.

Plusieurs pays participants ont énergiquement appuyé les thèses dites « françaises », en tous points conformes d'ailleurs aux intentions des initiateurs américains de l'O. E. C. E. Cependant à l'heure actuelle rien ou presque n'a encore été fait pour réaliser une véritable coopération économique.

UNE COOPÉRATION QUI RESTE A RÉALISER

Non seulement le programme commun à long terme n'a pas été encore élaboré par l'O. E. C. E., mais les travaux préliminaires eux-mêmes ont été interrompus. Les tentatives de coordination des investissements n'ont été faites que dans quelques cas isolés. En ce qui concerne la spécialisation des productions rien n'a été fait ni tenté. Même carence pour l'exploitation en commun des territoires d'outre-mer, la coopération dans le domaine de l'exportation, etc.

D'une manière générale, et en forçant un peu la note, on peut dire que l'O. E. C. E. s'est pratiquement bornée à répartir l'aide américaine, tant directe qu'indirecte. Mais même cette division de l'aide s'est révélée laborieuse.

N'ayant pas à sa disposition de programme européen commun, l'O. E. C. E. n'a pas pu soumettre à une critique technique pertinente les programmes nationaux des pays participants, inspirés d'un point de vue purement national et sans tenir compte de l'intérêt réel de l'ensemble.

L'aide globale étant insuffisante, les réductions des programmes nationaux proposées par l'O. E. C. E. se sont naturellement heurtées à l'opposition des gouvernements intéressés. Si à l'heure actuelle la division de l'aide à néanmoins pu s'effectuer, c'est moins le fait des critiques techniques faites par l'O. E. C. E. qu'en raison d'un mutuel désir d'entente.

Le procès de l'O. E. C. E. a été fait à plusieurs reprises au cours de ces dernières semaines, et différents remèdes ont été proposés. On a fait valoir le caractère « ésotérique » de l'Organisation, on a même proposé d'y introduire un élément politique. Qu'il y ait dans ces critiques une part de vérité cela n'est pas contestable. Il semble pourtant que l'insuccès relatif — et momentané — de l'O. E. C. E. ait une cause plus profonde.

L'O. E. C. E. est, en principe, une organisation de coopération *européenne*. Or, en fait, l'aide américaine dont cette organisation dispose est destinée à couvrir, en plus du déficit proprement européen, celui du Commonwealth britannique, extrêmement sensible aux variations des prix sur le marché mondial et qui est nettement supérieur, dans son ensemble, à celui des autres pays participants. L'aide globale dont disposera l'année prochaine l'O. E. C. E. peut donc apparaître insuffisante et c'est pourquoi la division de cette aide s'est révélée laborieuse pour l'ensemble des pays participants.

Or la Grande-Bretagne est à la fois membre du Commonwealth et pays participant de l'O. E. C. E. En l'absence d'une coopération réelle et effective entre ces deux entités économiques, l'Angleterre éprouve des difficultés évidentes lorsqu'il s'agit de participer, au sein de l'O. E. C. E., aux efforts de coopération tentés par les pays européens. L'attitude réservée et hésitante du Royaume-Uni conditionne et explique le manque apparent d'efficacité qui a caractérisé jusqu'ici les tentatives faites par l'O. E. C. E. en vue d'intégrer les économies nationales de ses membres en une seule entité économique.

PERSPECTIVES D'AVENIR

L'avenir de l'O. E. C. E. dépend en fait de la solution du problème posé par le déficit dollar du Commonwealth britannique. Aussi bien ce problème du Commonwealth, qui est aussi celui de l'Angleterre, dépasse-t-il le cadre et les moyens d'action de l'O. E. C. E. Il ne peut être résolu qu'à l'échelle mondiale par un accord entre le Commonwealth et les Etats-Unis. Les négociations importantes, et peut-être décisives, menées récemment à Washington en fourniront peut-être la solution, mais nul ne saurait préjuger leur résultat. Les Etats-Unis essaieront de résoudre le problème britannique de façon que soit résolu en même temps le problème de l'Europe Occidentale continentale. Or il semble que celui-ci ne saurait être réglé en dehors d'une coopération économique et financière efficace entre les pays européens. Pour cette coopération l'O. E. C. E. constitue un cadre et un instrument que rien ne pourrait remplacer. Des prévisions pessimistes relatives à l'avenir de l'O. E. C. E. ne se justifient donc pas.

Le jour où la situation économique mondiale sera telle que tous les pays participants pourront, sans hésitation et sans réserves, s'atteler à la tâche de l'intégration des économies européennes mondiales, l'O. E. C. E., avec les hommes de haute valeur et de grande compétence qui la dirigent et y travaillent, permettra sans nul doute à ceux-ci d'aboutir, et cela dans des délais que l'on serait en droit de juger utopiques si l'on voulait se fonder uniquement sur la seule expérience de la première année de l'Organisation Européenne de Coopération Economique.

* * *

DANS CE CONTINENT NOIR RICHE EN CONTRASTES LE KILIMANDJARO (6.000 MÈTRES) ÉRIGE SES NEIGES ÉTERNELLES AU CŒUR DE LA STEPPE ÉQUATORIALE.

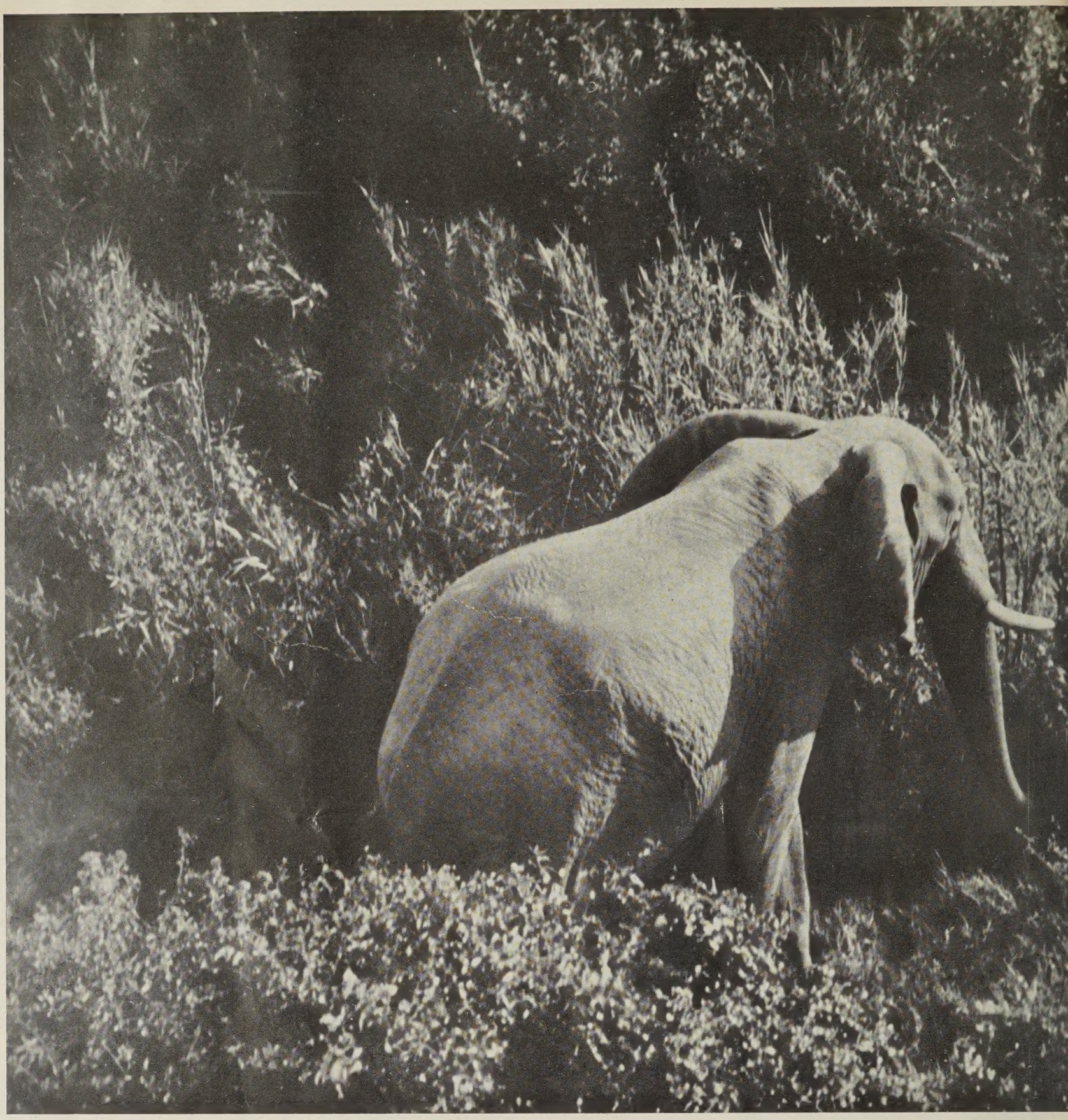
UN " PARADIS RETROUVÉ "

L'AFRIQUE-ORIENTALE BRITANNIQUE

PAR ÉDOUARD BERLAN

Le 4 octobre prochain va s'ouvrir le troisième Congrès international du tourisme africain, auquel participeront des représentants britanniques, français, belges et portugais. Il n'est certes pas sans intérêt de constater que le tourisme en Afrique, son organisation, son expansion, ses possibilités justifient de telles assises. Mais plus encore ce Congrès est-il remarquable par le lieu même choisi par ses organisateurs. C'est en effet à Nairobi, dans le Kenya, que vont s'assembler les délégués. Car, au cœur même du continent noir, à proximité de l'équateur, Nairobi offre l'aspect d'une cité ultra-moderne qui, pour le confort et l'élégance, ne le cède à aucune capitale. Ce n'est pas l'attraction la moins imprévue de cette immense région de l'Afrique-Orientale britannique, où le voyageur rencontre à chaque pas les contrastes nés de la juxtaposition d'une nature sauvage et luxuriante et d'une civilisation qui s'y est méthodiquement implantée. De cette terre, de ses ressources, de ses possibilités, des hommes qui y vivent, un de nos collaborateurs, Edouard Berlan, a dressé pour les lecteurs de « France-Illustration » un tableau imagé et suggestif, dont nous donnons ci-dessous la première partie.

Le bar du Silverbeck Hôtel, à Nanyuki, est situé si exactement sur l'équateur que le barman se trouve dans l'hémisphère nord et les consommateurs dans l'hémisphère sud. L'étranger qui tente de s'approcher de l'équateur et d'un whisky soda vers 6 heures, au moment de l'ouverture, éprouve une grande difficulté à cause de la presse et une certaine émotion s'il croit comprendre l'anglais. Il entend en effet énoncer du ton le plus naturel des phrases comme celle-ci : « Le grand arc-en-ciel a été capturé par le boucher sanglant n° 8. » Si l'étranger résiste, une demi-heure après, rassuré, il entendra traîner le gouvernement travailliste



dans la boue avec les mots de tous les jours. S'étant discrètement informé, il apprendra qu'à Nanyuki, comme à Nyeri, à Méru et dans les bars autour du mont Kenya la première demi-heure de conversation qui suit l'ouverture est consacrée à la pêche et aux exploits de la journée. La *Bloody Butcher* est une mouche rouge et bleue, et la *Rainbow*, la truite arc-en-ciel importée d'Amérique. On pêche donc la truite sous l'équateur et l'on s'y habille de tweed ! Nous sommes en plein dans l'Afrique-Orientale britannique, terre des contrastes.

UN PAYS DE CONTRASTES

Sur ses 2 millions de kilomètres carrés l'A. O. B. a des montagnes de plus de 6.000 mètres — les plus élevées de l'Afrique — et des dépressions au-dessous du niveau de la mer. Elle a les plus grands lacs d'Afrique et elle voit naître le Nil et le Congo à côté de semi-déserts. Une centaine de milles séparent les cocotiers du rivage de l'océan Indien des glaciers du Kilimandjaro. Les Dinkas de l'Ouganda sont les hommes les plus grands de la terre, et les Pygmées du Rouvenzori, les plus petits. L'A. O. B. est le pays des grandes chasses, mais aussi le pays des réserves et des parcs nationaux, le pays où l'on protège le mieux les animaux.

La domination britannique a dû s'adapter à cette extraordinaire diversité. C'est ainsi que l'A. O. B. comprend une colonie de la couronne, un protectorat, un trusteeship et un sultanat...

Diversités et contrastes créent la forte originalité de l'A. O. B. et aussi sa beauté. La liberté dont on y jouit — si l'on est du bon côté de la barrière raciale — un climat délicieux, l'abondance et le bon marché de la vie, une organisation du confort, des déplacements et des loisirs poussée jusqu'au raffinement contribuent à faire de l'A. O. B. « le paradis retrouvé », à la mesure des hommes blancs de 1949.

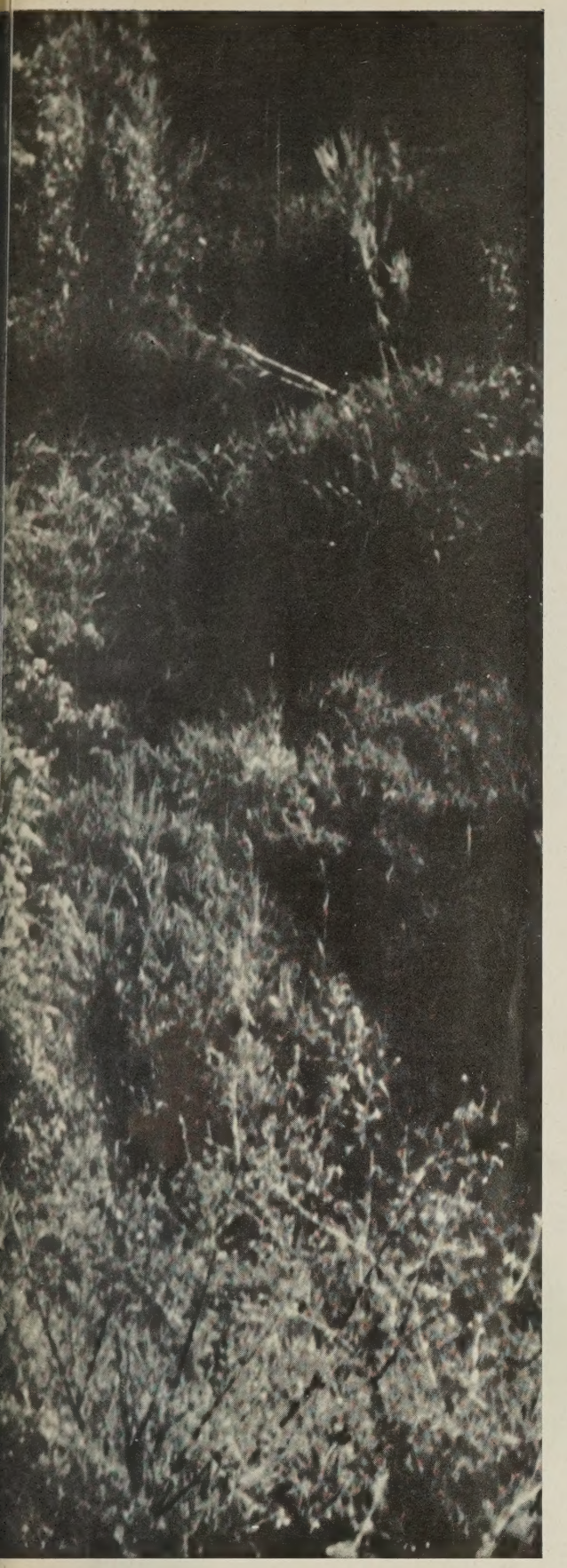
TOUS LES PAYSAGES DU MONDE

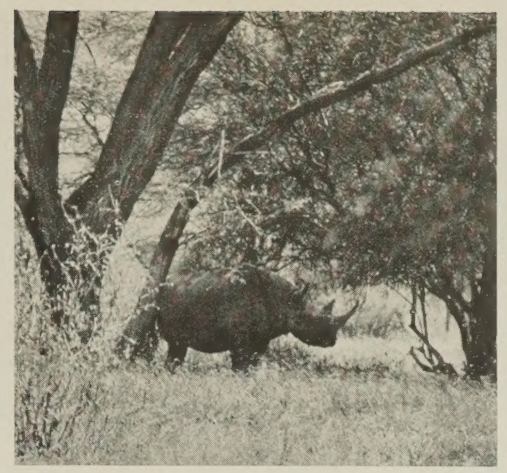
Les contrastes du relief sont dus au fait que l'A. O. B. est située sur la grande fracture de l'écorce terrestre qui, continuant par l'Ethiopie, la mer Rouge, la mer Morte et la vallée de l'Oronte, va finir en Anatolie.

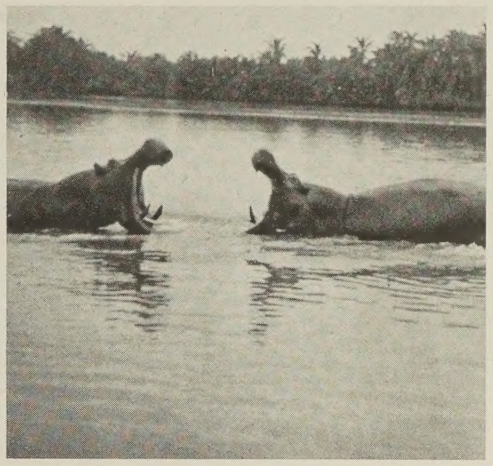
Les trois géants de l'A. O. B. sont trois volcans.

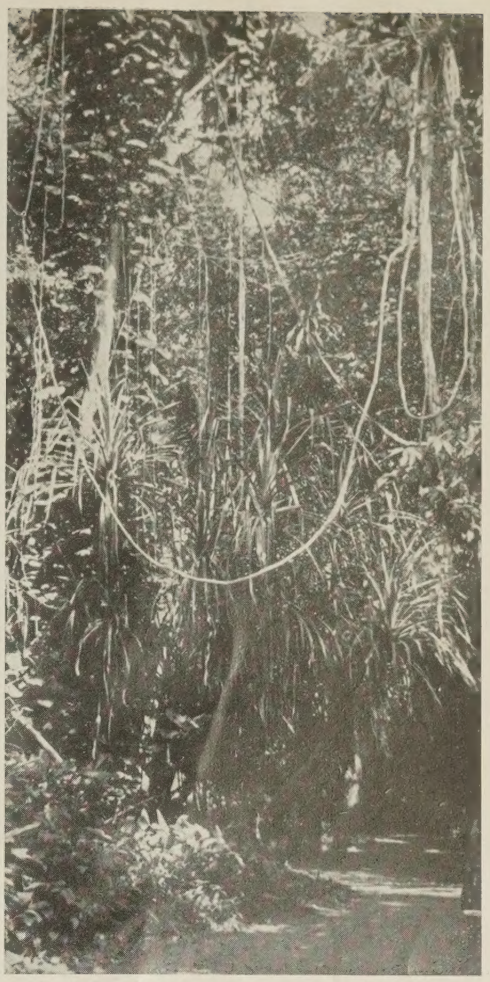
Le Kilimandjaro se dresse de toute sa hauteur dans la steppe ; débonnaire en apparence, il fait chaque année des victimes. Le Kenya, entouré d'une large ceinture de verdure et de cultures, montagne à vaches jusqu'à plus de 3.000 mètres, est le plus européen d'aspect et le plus humanisé.

Le Rouvenzori, enfoncé dans l'Afrique centrale, est le plus haut d'un alignement de volcans dont certains sont en activité. Il est enserré par la

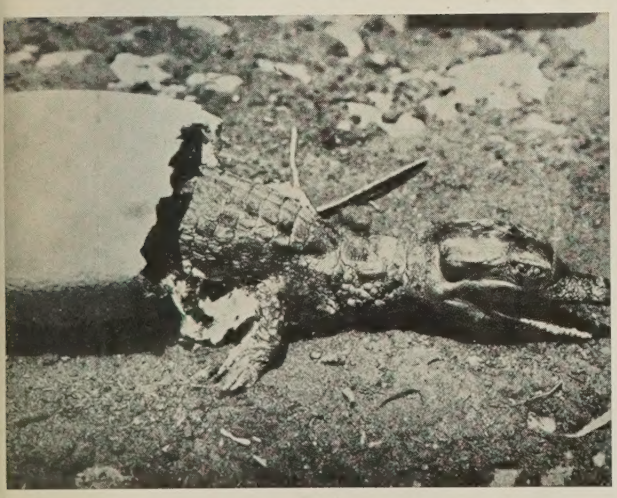




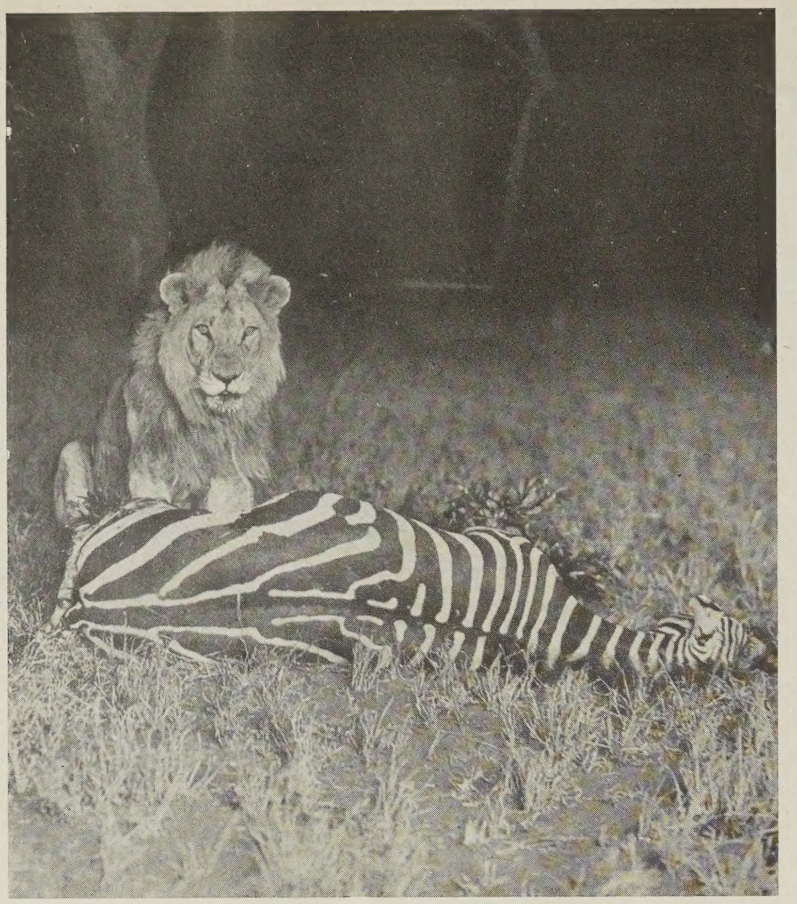




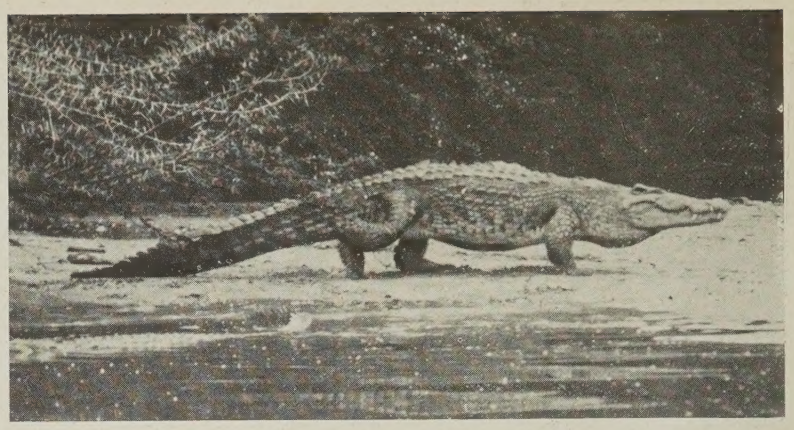
LE LONG DES ROUTES QUI TRAVERSENT LES « RÉSERVES » DE L'A. O. B. LES VOYAGEURS PEUVENT ADMIRER LES FAUVES AFRICAINS DANS LEUR MILIEU ET LEUR COMPORTEMENT NATURELS.



UN ÉVÉNEMENT : CROCODILE FILS SORT DE SA COQUILLE.



L'ÉCLAIR DE MAGNÉSIUM N'A PAS TROUBLÉ LE « ROI » DES ANIMAUX QUI, A COTÉ D'UNE PROIE TOUTE FRAICHE, S'APPRÊTE A UN ROYAL FESTIN.



DES PANNEAUX SUR LES ROUTES LAISSENT PRÉSAGER POUR LES TOURISTES DES RENCONTRES PITTORESQUES ET PARFOIS MÊME INQUIÉTANTES.

forêt vierge jusqu'à près de 4.000 mètres ; il est le moins accessible et le plus mal connu.

Au pied des géants s'étendent, divergent et se recoupent des fosses où les eaux retenues forment des centaines de lacs. Le plus grand, le Victoria Nyanza, est une véritable mer intérieure, d'où sort pour un parcours de plus de 5.000 kilomètres le Nil Blanc dans un fracas assourdissant et un éblouissement d'écume. D'autres lacs s'assèchent en vastes miroirs de sel ; les colons riverains du lac Naivasha voient leur plantation s'accroître de plusieurs hectares par an par suite du retrait des eaux.

Les différences de relief et la présence de vastes nappes d'eau provoquent de grandes diversités dans la température et la pluviosité. Ces diversités expliquent les contrastes extraordinaires du paysage végétal. La côte de l'océan Indien est bordée de cocotiers et de palétuviers ; de vastes steppes montent peu à peu vers les hauts plateaux cultivés. De 2.500 à 4.000 mètres la forêt règne en maîtresse, très diverse elle aussi : d'aspect européen au Kenya, forêt de bambous succédant à la forêt vierge au Rouvenzori. Après la zone des alpages c'est, à partir de 5.000 mètres, le domaine des neiges éternelles et des glaciers.

L'A. O. B., qui présente sur un aspect réduit les paysages qui se succèdent normalement de l'équateur au cercle polaire, est naturellement un jardin botanique. A l'activité intelligente de l'homme ses sols volcaniques, vierges et étagés, offrent des possibilités illimitées.

L'ARCHE DE NOÉ

Partout, de plus en plus, le lion britannique remplace l'autre, disait-on il y a une cinquantaine d'années, quand les Anglais s'emparaient de l'Afrique orientale. Aujourd'hui les deux lions ont trouvé un *modus vivendi*. Dans le parc national de Nairobi il n'est pas rare de voir une dizaine de voitures formant demi-cercle autour d'un couple de lions. En septembre dernier six lions ont été abattus à 4 milles du centre de la ville parce qu'ils avaient mangé les vaches d'un fermier.

Nous avons bien dit que l'A. O. B. est le pays des grandes chasses. En Ouganda on peut tuer deux éléphants avec un permis de 10 livres sterling et un rhinocéros avec un permis de 5 livres. Mais le chasseur de fauves est un type de plus en plus démodé. Il est remplacé par le chasseur d'images, qui pratique un sport au moins aussi dangereux.

Une quinzaine de parcs nationaux et de réserves sont constitués en A. O. B.; leur organisation et leur maintien posent des problèmes compliqués. La simple intervention de l'homme détruit en effet des équilibres naturels ; une protection trop poussée des herbivores met en péril les ressources végétales du parc et, après elles, les plantations avoisinantes ; le trop grand nombre de fauves met en danger certaines races herbivores et la vie même des colons. Il faut constamment surveiller, doser les espèces, protéger, détruire.

Quelques parcs sont ouverts au public, qui peut y admirer dans leur milieu et leur comportement naturels à peu près tous les animaux d'Afrique. Ces animaux ne craignent plus l'homme. Une grande trêve semble conclue qui a mis fin à cette hostilité et à cette peur qui duraient depuis qu'il y a des hommes et des bêtes.

A Jinja, sur la rive nord du lac Victoria, il existe un règlement unique sans doute sur un terrain de golf : quand la balle tombe dans le pas d'un hippopotame on recommence le coup !

L'A. O. B. est aussi le paradis des oiseaux, et surtout des oiseaux aquatiques. On a calculé que sur le lac Naivasha les cormorans consomment 2.000 tonnes de poissons, et les pélicans, 2.200 tonnes par an.

Les lacs, les rivières d'A. O. B. sont extrêmement poissonneux. Les Anglais ont depuis 1921 acclimaté les truites, quelques dizaines de kilomètres en amont des crocodiles, et aujourd'hui la pêche à la mouche est l'un des sports les plus pratiqués.

Les bêtes sauvages de l'A. O. B. sont devenues, avec ses montagnes, la principale attraction. Des routes excellentes mènent à des camps de chasse ou de pêche, à des hôtels confortables où un chasseur professionnel vous conduit voir et photographier les fauves. Mais *the great attraction*, c'est une nuit au *treetops*. Le *treetops* est un bar dans un arbre en pleine forêt, au-dessus d'un ruisseau ou d'une mare. On monte au *treetops* par une nuit de pleine lune, et en sifflant des whiskies on voit défiler à quelques mètres le gros gibier qui vient boire. Si l'on ne voit pas de « rhinos » ou d'éléphants on ne paie rien.

Hôtels, agences de voyages, guides, photographes vivent en partie de l'attrait des bêtes sauvages sur les hommes civilisés. En A. O. B., ancien pays de commerce d'esclaves, l'exploitation de la bête par l'homme a succédé à l'exploitation de l'homme par l'homme.

LES HOMMES

Les barrières raciales apparaissent dès qu'on atterrit à l'aérodrome de Nairobi, dans les formules du bureau d'immigration. Elles se concrétisent dès qu'on arrive en ville, où il y a deux compartiments dans les autobus, et surtout à l'hôtel, où seuls les blancs sont admis. Contre la barrière les « natives » ne poussent pas encore trop fort. En revanche, de toute la force du nombre et de tout le poids de leur richesse les Hindous essaient de forcer le barrage.

Problème psychologique, le problème hindou se pose surtout dans la colonie du Kenya, la barrière n'existant pas, du moins officiellement, dans le protectorat de l'Ouganda et le trusteeship du Tanganyika. Il y a au Kenya 85.000 Hindous et 30.000 blancs. Beaucoup de ces Hindous sont nés au Kenya. Quelques-uns sont les descendants de ceux qui ont construit le chemin de fer de Mombasa à Kampala. D'autres sont venus plus récemment. Mais l'accroissement extraordinairement rapide de la population hindoue résulte du taux de natalité extrêmement élevé. Presque tous ces Hindous sont commerçants, âpres en affaires et durs à la tâche, mais réguliers, et leur aventure est presque toujours la même. Dans la brousse ou à Nairobi l'Hindou s'installe devant sa machine à coudre, en plein air, avec sa chemise par-dessus le pantalon. En dix ans il gagne de quoi avoir une boutique et il rentre sa machine à coudre. Dix ans après il rentre sa chemise dans son pantalon, commence à regarder autour de lui et à souffrir du complexe d'infériorité. Il s'aperçoit alors qu'il peut acheter un hôtel, mais qu'il n'aura pas le droit d'y louer une chambre. Son pape, l'Agha Khan (beaucoup des Hindous du Kenya sont ismaïliens), est l'invité du gouverneur, mais il ne peut pas descendre au « Norfolk ». L'Hindou enrichi proteste au nom de l'égalité, rappelle que ceux de sa race sont venus bien avant les Anglais en A. O. B. Dans le même temps il fait entendre que, le privilège social désiré, il est prêt s'il l'obtient à s'unir aux Anglais pour en écarter ses compatriotes pauvres, la masse des Hindous aux « liquettes » encore flottantes...

Photographies Donald Ker, Berlan, M. Johnson et Skulina.

(A suivre.)

TROIS MINISTRES CONVERSENT ET M. PETSCHE ÉCOUTE LES ARGUMENTS DE SIR STAFFORD CRIPPS SOUS LE REGARD AIGU DE M. JOHN SNYDER.

LE FRANC S'ALIGNE...

APRÈS la dévaluation de la livre sterling et les dévaluations des monnaies rattachées au sterling le 18 septembre, il était inévitable que la France à son tour « alignât » sa monnaie. C'est ce que les ministres, réunis dès le retour de Washington de M. Petsche en conseil extraordinaire, ont décidé dans la nuit du 19 au 20 septembre. Le dollar sera coté 350 francs contre 272 francs, cours officiel moyen la veille. L'alignement financier est donc de 20 %. La parité franc-livre est portée à 980 francs : le franc, après dévaluation de la livre, est revalorisé de 10 % par rapport au sterling.

En accord avec le Fonds monétaire international consulté, le Conseil des ministres a décidé qu'il n'y aurait plus qu'un taux unique du franc en dollar au lieu des taux différentiels existant précédemment ; retour à des normes saines et simples.

Enfin le nouveau taux de 350 francs est flottant. En ce sens qu'il pourra varier par le jeu normal du marché libre. On s'attendait à une stabilisation. Nous entrons dans la voie. Stabilisation ? Jeu normal du marché libre ? Aucune contradiction, comme certains l'ont prétendu. Le Fonds monétaire international, la Banque de France pourront agir sur le marché pour conserver au franc le taux de change que les techniciens estimeront être le taux juste, autour de 350 francs.

La décision anglaise de dévaluer n'a pas surpris. Elle était rendue indispensable par les conditions économiques britanniques. Reste à savoir si les mesures d'alignement monétaire prises cette semaine seront suivies d'une élévation du prix de l'or. Souhaitée beaucoup par les Anglais, elle est discutée par les Américains. Ceux-ci craindraient que les Russes ne fassent déferler en Europe les masses d'or sibérien dont l'importance est jusqu'ici inconnue. Les Russes ne parviendraient-ils pas, en « pompant » les dollars en Europe contre leur or, à acheter américain, à ajouter au désordre européen et à contrecarrer l'effort des Etats-Unis ?

LES PROBLÈMES DIFFICILES SE DISCUTENT EN PRIVÉ. ICI LES REMARQUES DE M. BEVIN INTÉRESSENT VIVEMENT LE SECRÉTAIRE D'ETAT, M. ACHESON.

AINSI QUE LES HOMMES D'ETAT, LES ORGANISMES FINANCIERS, DONT LA BANQUE POUR LA RECONSTRUCTION, ONT ÉTUDIÉ LA SITUATION FINANCIÈRE.

AUTOUR DE M. ROBERT SCHUMAN : A GAUCHE, MM. HENRI BONNET, HOFFMAN ET JOHN SNYDER ; A DROITE, MM. PETSCHE ET HARRIMAN.

LES ALLIÉS ET L'ALLEMAGNE FÉDÉRALE

CE QU'EST LE CONTROLE INTERALLIÉ

LA COMMISSION DE CONTROLE

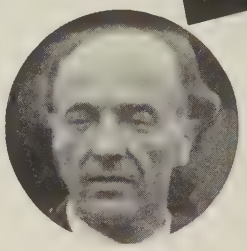
AUJOURD'HUI

LA RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE

M. MAC CLOY
Haut commissaire américain.

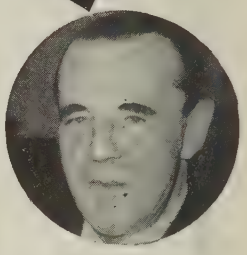
M. FRANÇOIS-PONCET
Haut commissaire de la République française.

SIR B. ROBERTSON
Haut commissaire britannique.



KARL ARNOLD
Président du Bundesrat.

Dr K. ADENAUER
Chancelier de la République fédérale.



D. E. KŒHLER
Président du Bundestag.

EN MÊME TEMPS QUE LA CONSTITUTION DE BONN ALLAIT ENTRER EN vigueur, l'administration des zones occidentales d'occupation alliées se transformait. Les gouvernements militaires des zones étaient remplacés par des hauts commissaires qui sont respectivement : M. John Mac Cloy (États-Unis), le général Robertson (Grande-Bretagne) et M. André François-Poncet (France). La plupart des fonctions assumées par l'administration alliée reviennent maintenant au gouvernement fédéral allemand. Les autorités d'occupation n'exercent plus qu'une surveillance générale. Aux termes du statut d'occupation, ce contrôle interallié s'exerce plus spécialement sur la démilitarisation et le désarmement, sur les accords internationaux conclus ou à conclure par la République fédérale, sur le respect de la Constitution de Bonn. Aussi bien les Alliés se réservent le droit de reprendre les pleins pouvoirs s'ils le jugent nécessaire. Berlin, qui n'a pas voté, reste soumis à son régime antérieur de contrôle.

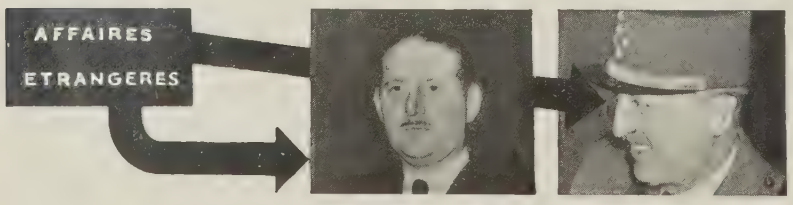
LA CONSTITUTION DE BONN A FAIT DE L'ALLEMAGNE DE L'OUEST UNE République fédérale. Les droits des États (Länder) qui composent le « Bund » sont donc réservés en ce qui concerne leurs propres affaires. Mais l'application des lois fédérales est contrôlée par le gouvernement central, qui est représenté près de chaque État. Quant aux organismes fédéraux, ils se composent, pour le pouvoir législatif, de deux Chambres, le Bundesrat et le Bundestag. On sait que les élections du 14 août ont donné la majorité aux chrétiens démocrates dans les deux assemblées. Le chef du pouvoir exécutif est le président de la République. M. Théodore Heuss vient d'être appelé à ces fonctions. Mais le gouvernement est essentiellement entre les mains du chancelier, M. Adenauer, qui, après avoir reçu l'investiture de l'Assemblée fédérale, a formé son gouvernement. Le chancelier jouit de pouvoirs étendus et pour le remplacer l'Assemblée doit lui désigner un successeur à la majorité absolue.

CE QU'ÉTAIT LE CONTROLE EN ZONE FRANÇAISE

AVANT SEPTEMBRE 1949

HIER

AVANT DÉCEMBRE 1947



M. ALAIN POHER — GÉNÉRAL KŒNIG

M. ÉMILE LAFFON — GÉNÉRAL KŒNIG

LE COMMISSARIAT GÉNÉRAL AUX AFFAIRES ALLEMANDES ET AUTRICHIENNES, installé à Paris, et qui est rattaché au ministère des Affaires étrangères, est l'organe de coordination et de liaison entre le gouvernement et la zone française d'occupation. Il a eu successivement à sa tête MM. René Mayer et Pierre Schneiter. M. Alain Poher en assume actuellement la direction. Le Commissariat transmet aux administrations de la zone les directives des différents départements ministériels. Jusqu'à l'entrée en fonctions du haut commissaire M. André François-Poncet, il se tenait en rapport avec le général Kœnig, commandant en chef, qui, outre le commandement qu'il exerçait sur notre zone d'occupation était également le représentant de la France au Conseil de contrôle interallié de Berlin.

DÈS LE 15 JUIN 1945 FUT CRÉÉ LE COMMANDEMENT EN CHEF FRANÇAIS en Allemagne, et sous l'autorité du général Kœnig se trouvèrent placés les troupes d'occupation, le groupe français du Conseil de contrôle interallié de Berlin et l'administration civile. Cette administration civile — d'ailleurs appelée Gouvernement militaire — était dirigée par M. Emile Laffon, secrétaire général du ministère de l'Intérieur à la Libération et qui avait le titre d'administrateur général. M. Laffon prit possession de son poste à Baden-Baden à la fin de juillet 1945. Le Gouvernement militaire comprenait trois directions : Affaires administratives, Economie et Finances, Justice. Il fonctionna jusqu'au 10 décembre 1947. C'était un organe exécutif doté du pouvoir réglementaire, en liaison avec le Commissariat aux Affaires allemandes.

La jeune épouse porte le voile qui revêtait Marie-Thérèse lors de son mariage en 1736

MARIAGE PRINCIER

Le 12 septembre le bourg berrichon de Lignières était en fête. On y célébrait, en toute simplicité, le mariage du prince Henri-Marie de Liechtenstein, cousin de l'actuel prince régent, et de l'archiduchesse Elisabeth-Charlotte de Habsbourg, dernière fille de feu l'empereur Charles.

Après que le maire, M. Lautissier, visiblement ému, eut procédé au mariage civil, la cérémonie religieuse se déroula dans la petite église, où la bénédiction nuptiale fut donnée aux jeunes mariés par le Père Kœhler, aumônier de l'émigration hongroise en France, devant les représentants de trois maisons princières : les Habsbourg avec l'impératrice Zita, mère de la mariée, et ses sept autres enfants, dont le prétendant Otto ; les Liechtenstein et les Bourbon-Parme avec le prince Xavier et la princesse Madeleine qui recevaient les soixante invités dans leur charmant château du XVIIe siècle.

Le survol de la forêt en avion permet, grace a la radio de bord, une rapidité de transmission indispensable pour lutter contre le feu.

LA FORÊT LANDAISE NE DOIT PAS MOURIR

Dans un précédent numéro (1) nous avons examiné les modes de reboisement des Landes — en appliquant cette dénomination à toute la région qui vient d'être sinistrée et sans tenir compte des divisions administratives — dans des conditions qui leur restitueraient leur prospérité en les garantissant au maximum contre les risques de destruction. C'est là un programme qui, pour être mené à bien, exigera de nombreuses années. Pour l'instant le plus urgent est d'assurer la vente, l'enlèvement et la transformation du bois brûlé. Car celui-ci, même en admettant un certain déchet, reste fort heureusement propre à divers usages.

A LA RECHERCHE D'ACHETEURS

Quel volume représente ce bois brûlé ? Selon une estimation récente, environ 4 à 5 millions de mètres cubes. Grosse masse, comme on voit, et qu'il va falloir débiter promptement, dans six mois au plus, si l'on ne veut pas qu'elle devienne inutilisable. Cet apport subit impose la recherche de débouchés nouveaux ou élargis.

Ce bois peut fournir des poteaux de mine et des traverses de chemin de fer. De tout temps d'ailleurs c'est là une des utilisations principales du pin.

Pour les poteaux de mine, la Grande-Bretagne et la France peuvent en acheter une certaine quantité. Les houillères, notamment, recevaient des poteaux en provenance des forêts allemandes de la zone française d'occupation. De toute façon ces envois devaient cesser à brève échéance, et les forestiers landais en tireront avantage. Les traverses trouveraient placement en Angleterre encore, en Espagne. La S. N. C. F. en prendrait quelques centaines de mille pour une partie de ses lignes, car elle emploie concurremment des traverses de chêne ou de hêtre.

Les exploitants, cruellement lésés par l'incendie, adjurent, on le comprend, les pouvoirs publics de les aider à se défaire du bois amoncelé.

(*) Voir *France-Illustration* du 10 septembre 1949.

DANS CE VASTE TAMBOUR L'ÉCORÇAGE DU BOIS S'ACCOMPLIT MÉCANIQUEMENT.

LE BOIS ÉCORCÉ EST ENTASSÉ DANS L'ÉLÉVATEUR DESSERVANT LES HACHEUSES...

... EN HAUT DESQUELLES COMMENCERA LA FABRICATION DE LA PATE A PAPIER.

PRÈS DE CETTE AUTRE FABRIQUE S'EMPILENT LES VOLIGES QUI DEVIENDRONT...

... DES PANNEAUX DE FIBRES DE BOIS UTILISÉS A DES FINS INDUSTRIELLES

PROBLÈMES DE GOUVERNEMENT

Le gouvernement peut en effet intervenir près de grands organismes nationaux et les amener à se porter acquéreurs de certaines quantités. Il n'en va pas de même en ce qui concerne nos rapports commerciaux avec les pays étrangers. Des accords ont été passés, des contingents fixés, réglés bien entendu sur les besoins des pays importateurs. Obligatoirement il faudra négocier afin d'obtenir des modifications aux arrangements conclus.

Ce sont des problèmes complexes qui sont posés par cette « commercialisation » du stock énorme devant lequel on se trouve. Ces problèmes ne peuvent être traités qu'à l'échelle gouvernementale, mais ils doivent l'être avec le maximum de célérité. L'O. N. U. vient du reste d'exhorter ses membres à nous venir en aide et son appel semble avoir trouvé un écho favorable dans plusieurs pays.

Traverses et poteaux, ce serait insuffisant. La reconstruction n'est-elle pas tout indiquée pour aider à l'écoulement des pins ? La question a été débattue dernièrement au sein d'une commission que présidait, sauf erreur, M. Claudius Petit lui-même. On est convenu de s'efforcer de se servir aussi largement que possible du pin dans les travaux de reconstruction. A ce propos nous avons interrogé des techniciens, qui estiment que le pin ne trouvera qu'assez peu d'usages en menuiserie. Pour remplacer les maisons d'habitation détruites, il y aura des baraquements à élever afin de fournir des abris provisoires.

DES POUTRES AUX CAISSES

La charpente aussi peut réclamer du bois de pin. Mais là encore deux remarques sont faites par les hommes du bâtiment, c'est le cas de le dire. D'abord, le pin doit être employé en charpente avec un assemblage spécial, en « planches clouées », assemblage qui lui confère une robustesse qui sinon lui ferait défaut. D'autre part les scieurs devront tenir compte des demandes des charpentiers et couper les planches à la longueur voulue. Actuellement, paraît-il, ils coupent en général les planches trop court, ce qui s'expliquerait par les nécessités du charroi à travers les chemins forestiers.

Et puis il y a une observation d'ordre général qui nous a été faite et qu'il faut bien rapporter. Décider qu'on emploiera le plus largement possible le bois de pin dans les travaux de reconstruction est en soi une décision excellente. Seulement la reconstruction ne s'accomplit pas à une allure très rapide. Or ce sont des débouchés immédiats dont ont besoin les exploitants victimes de la dernière catastrophe.

Quoi qu'il en soit, voilà donc un certain nombre d'emplois du pin des Landes. Il en est d'autres, dont deux particulièrement importants, sur lesquels nous reviendrons plus loin. Auparavant il convient de signaler encore le parquet et la caisserie.

Le pin sert en effet à la fabrication des parquets. Il a l'inconvénient de faire beaucoup d'échardes, ce qui le rend d'un entretien peu agréable. En Amérique ce désagrément a été supprimé au moyen d'un vernis spécial dont on enduit les parquets en lames de pin. Ce procédé n'est pas encore appliqué chez nous. Il y aurait intérêt à l'étudier.

De son côté la fabrication des caisses pourrait offrir de bons débouchés vers l'Afrique du Nord et vers l'Espagne, qui ont besoin d'emballages pour l'expédition des agrumes.

Et nous en arrivons ainsi à deux industries nées de la forêt et qui se sont développées aux limites de son territoire.

PATE A PAPIER ET PANNEAUX DE FIBRES

La première est celle de la pâte à papier, dont *France-Illustration* a eu plusieurs fois déjà l'occasion d'entretenir ses lecteurs. Elle donne principalement de solides papiers d'emballage. Trouvant sur place la matière première qu'elle traite, fort bien outillée, cette fabrication a pris une grande importance.

L'autre industrie, moins connue, est celle des panneaux de fibres de bois. Des résultats avaient été obtenus dans l'Est, où les sapins et les épicéas fournissaient le bois nécessaire. Il apparut que le pin maritime qui peuple les landes de Gascogne était fort propre à la fabrication de ces produits de défibration auxquels on peut attribuer une grande variété de formes et qui répondent à des usages divers.

Le principe de cette industrie est la transformation des déchets de scierie ne possédant aucune valeur constructive en panneaux présentant une gamme étendue de densités leur conférant des qualités qui vont de l'isolation du liège à la dureté du chêne.

Tout de suite on aperçoit le premier intérêt de cette fabrication qui est de permettre l'emploi de débris allant jusqu'à de petits rondins, récupération tant appréciable pour les scieries. Sans entrer dans des détails techniques, voyons comment cette matière première est traitée. Un outillage compliqué est nécessaire, car les différents stades de la transformation sont assurés pour une très grande part par des moyens mécaniques.

Les bois employés sont d'abord déversés dans un canal hydraulique, puis réduits en copeaux par des hacheuses. Ces copeaux sont brassés dans des silos et ensuite défibrés mécaniquement sous pression de vapeur afin d'obtenir une fibre non détériorée. Celle-ci est alors transformée en pâte par addition d'eau. Après avoir subi diverses manipulations, la pâte est versée dans de vastes cuves.

Elle doit à ce moment faire l'objet d'un traitement chimique qui consiste à lui incorporer des résines naturelles ou synthétiques afin de donner aux produits finis la résistance à l'eau et les caractéristiques mécaniques désirables. Les résines sont mises en solutions ou en émulsions dans des cuiseurs. L'incorporation de la résine à la pâte de bois se fait dans des mélangeurs. Puis après élimination de l'eau les panneaux reçoivent leurs formes, sont coupés aux dimensions voulues, puis séchés, les uns sans pression dans un séchoir-tunnel, les autres sous pression dans une presse à plateaux chauffants.

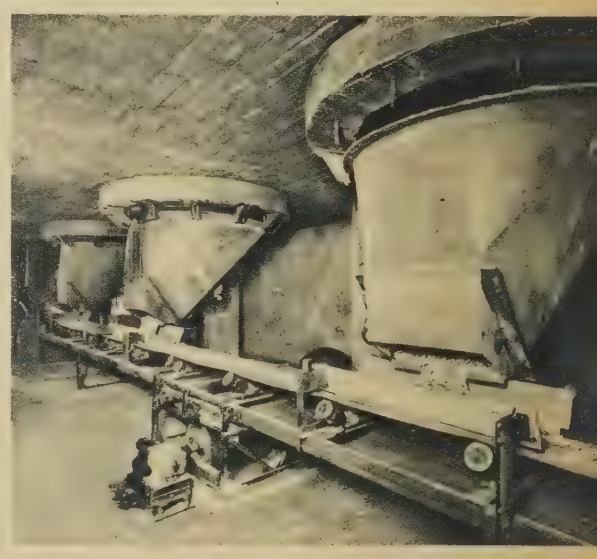
Ainsi que nous l'avons dit, une grande partie de la manutention s'effectue mécaniquement ou électriquement. Par exemple, les différents étages du séchoir-tunnel sont alimentés automatiquement grâce à l'impulsion donnée par des cellules photo-électriques qui contrôlent l'arrivée et la sortie des panneaux.

L'ARGENT, NERF DU REBOISEMENT

On le voit, bien des utilisations sont offertes au pin en tant que bois. Et nous ne parlons pas ici des emplois industriels de la résine. Comme nous l'avons montré précédemment, c'est au pin que l'on doit revenir pour assurer à cette région des Landes une prospérité qu'elle tiendra non seulement de la forêt, mais des industries que cette forêt suscite. La sagesse donc commande de reboiser. D'autant que le stock de bois à débiter qui provient de l'incendie, épuisé, la saignée pratiquée dans la forêt du Sud-Ouest se fera sentir et il y aura lieu de prévoir l'importation de résineux. D'une façon générale d'ailleurs la France s'est beaucoup trop déboisée. Il est facile de s'en rendre compte quand on circule à travers le pays. Bien des imprudences ont été commises et bien des erreurs. Aujourd'hui il est temps de songer sérieusement à y porter remède. Or on ne sait peut-être pas assez — l'arbre coûte cher, dit-on — que le Fonds forestier national a été institué pour permettre de planter des arbres dans les terrains incultes, de reboiser les forêts dévastées, de réaliser des travaux d'équipement forestier.

Le Fonds national forestier accorde des subventions pour l'organisation de la lutte contre l'incendie, et nous rejoignons ici notre propos. Grâce à ces subventions il est possible d'exécuter le débroussaillement, de construire des chemins et des pare-feux, d'assurer le fonctionnement des corps de sapeurs-pompiers forestiers.

Dès le lendemain de la catastrophe le Fonds national forestier a accordé aux sinistrés une aide d'un milliard de francs. Dans l'intérêt de la forêt française, il est permis de souhaiter que les sylviculteurs, les collectivités aussi qui tiennent à assurer le boisement ou le reboisement du terrain qu'elles possèdent aient plus volontiers recours à lui. Certes, il n'entre dans l'intention de personne de médire des efforts des particuliers pour l'organiser sur le plan local ou régional, et les mutuelles sont dignes de considération. Mais il est bon qu'on sache que la F. N. F. peut apporter, sous le contrôle constant de professionnels, l'élément financier nécessaire à toute entreprise, et dans la circonstance contribuer efficacement à la sauvegarde et à l'existence des forêts privées.



LA FABRICATION DES PANNEAUX EMPLOIE LES DÉCHET SCIERIE QUI, DÉFIBRÉS ET MALAXÉS POUR ÊTRE RÉDUIT PATE, SONT ENSUITE TRAITÉS PAR ADDITION DE RÉ

APRÈS DIVERSES MANIPULATIONS LA PATE DE BOIS EST AMENÉE A CET APPAREIL QUI LA DÉCOUPE EN PANNEAUX.

LES PANNEAUX SORTENT DE LA PRESSE GÉANTE AVANT SÉCHAGE. LA MAJEURE PARTIE DU TRAVAIL S'EXÉCUTE AUTOMATIQUEMENT GRACE A UN OUTILLAGE CONTROLÉ PAR CELLULES PHOTO-ÉLECTRIQUES.

LA LUTTE CONTRE LA MONTRE

Et puisque le Fonds national forestier met à la disposition des intéressés des ressources pour combattre l'incendie, les forestiers devront, avec les pouvoirs publics, mettre au point pour l'avenir un système de défense et de protection utilisant des moyens qui assurent ce facteur indispensable du succès : la rapidité.

Or ces moyens existent : l'avion et la radio. L'observation aérienne permet de déceler le danger à son début et de le circonscrire. Elle permet de définir l'emplacement de l'incendie, sa nature, sa violence, son étendue et, ce qui est peut-être plus important encore, sa direction de marche avec les brusques variations qu'y apportent les sautes de vent. Qu'on songe que dans le récent incendie des Landes le feu progressait parfois à une vitesse de 10 mètres par minute !

Quant à la radio, un temps infiniment précieux est gagné grâce à elle. Elle assure dans le plus bref délai la transmission des renseignements et des ordres. Aussi bien les techniciens, à qui incombe la direction des opérations, peuvent prendre place à bord des appareils et se tenir en contact constant avec les sauveteurs restés à terre. Ils peuvent faire confiance en tout cas aux informations qui leur sont envoyées.

Au cours des incendies de ces dernières semaines l'armée de l'air a d'ailleurs apporté la confirmation de l'efficacité de l'intervention aérienne. Alertées à l'aube du 20 août, les formations de la 3e région aérienne à Bordeaux assumaient aussitôt la surveillance générale de la forêt avec liaison par radio et la surveillance de points plus spécialement menacés. Là les renseignements furent transmis aux sauveteurs tantôt par radio et tantôt par messages lestés.

Les aviateurs de la 3e région accomplirent ainsi cent dix-huit missions de surveillance qui s'échelonnèrent sur cent quatre-vingt-dix heures de vol, dont dix furent effectuées de nuit.

Les troupes de l'aviation ne prirent pas une part moins active aux secours terrestres. Mille hommes de diverses garnisons y furent engagés avec vingt-cinq spécialistes de l'école contre l'incendie de l'armée de l'air, car celle-ci forme des pompiers pour ses terrains. Leur intervention fut en particulier décisive lors de l'explosion du dépôt de munitions des landes de Bussac et aussi lors de l'incendie qui éclata le 24 août non loin de La Brède.

Ce concours de l'aviation à des opérations pénibles et dangereuses méritait d'être signalé. Il illustre les services que peut rendre l'avion quand l'incendie attaque une vaste étendue.

A ce moment, selon l'expression pittoresque d'un aviateur, c'est une « lutte contre la montre ». Qu'on ne l'oublie pas. Et que les leçons multiples des tragiques événements d'août ne soient pas perdues.

ROGER DARDENNE.

Photographies Draeger et *France-Illustration* (H. Parnotte).

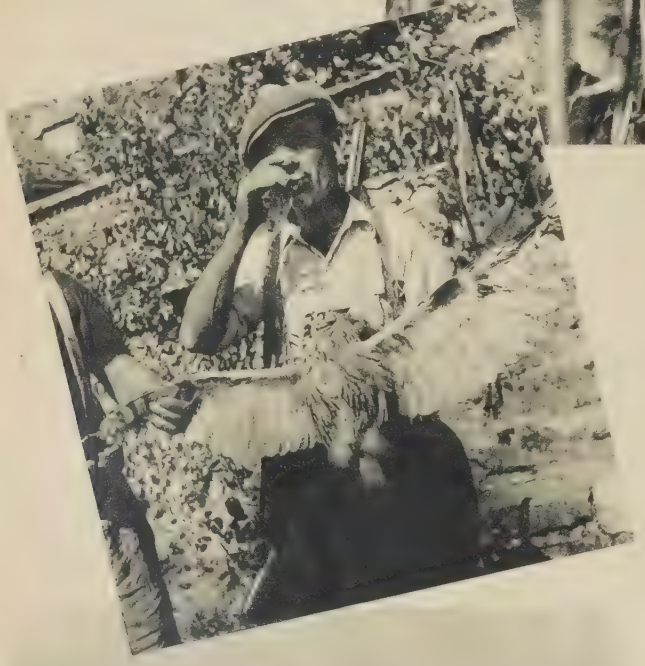
UN EXEMPLE DES RÉALISATIONS PERMISES PAR LES PANNEAUX DE FIBRES SELON LEURS DEGRÉS DE DURETÉ.

LA FORÊT LANDAISE QUI FUT RAVAGÉE PAR L'INCENDIE REVERDIRA GRACE AU LABEUR ACHARNÉ DES HOMMES, ET LE GEMMEUR VIENDRA COMME PAR LE PASSÉ RECUEILLIR LA RÉSINE ODORANTE DU PIN.

Le succès du chasseur qui vient de réussir un beau coup de fusil est également celui de son compagnon, soigneusement dressé.

Ce chasseur en train de vérifier son fusil apporte-t-il a cet examen toute l'attention qu'il réclame dans l'intétêt des autres ?

Certains chasseurs ne devraient pas oublier que chouettes et hiboux se nourrissent surtout de mulots nuisibles et de souris.



LA CHASSE EST OUVERTE...

Le gibier abonde, les chasseurs aussi !

Enfin, le grand jour est arrivé. Hymne et fanfares. Jeannot Lapin n'a eu qu'à se bien tenir, et son frère le lièvre aussi. Finies les culbutes imprudentes, et les gambades à travers bois, et les curiosités intempestives devant les autos qui passent sur la route. Pour les chasseurs le grand jour c'est l'ouverture. Si ce n'est pas un jour glorieux (tout arrive et le destin est parfois contraire), ce ne sera pas par impréparation. L'armée des nemrods est prête, archiprête. Dire qu'il ne manque pas un bouton de guêtre, ce serait peu. Tout est astiqué. Le moindre accessoire a été vérifié. Avec des attentions maternelles le fusil a été examiné. Et le chien fidèle, sentant que les temps sont proches, frémit d'impatience et se fait la voix comme un chanteur d'opéra. C'est assez d'être silencieux sur le terrain. En somme il ne manque que le gibier.

Grâce au ciel, cette année de vastes espoirs étaient licites. On a pu supporter les retours pesants au crépuscule avec les gibecières pleines. Car si les chasseurs ont été un peu partout plus nombreux que d'ordinaire, on a enregistré de confortables tableaux de chasse.

Le gibier en effet n'a pas boudé, à plume ou à poil.

Bonne nouvelle pour ceux qui le chassent et bonne nouvelle aussi pour ceux qui le savourent... ce ne sont pas forcément les mêmes.

Aux Halles et sur les marchés les cours s'en sont ressentis, en forte baisse sur l'an dernier. Si l'entrecôte est cher, nous mangerons du garenne ou du perdreau.

Souhaitons que ce soit en compagnie de quelques « grands fusils » qui, pour notre plaisir, puiseront dans le trésor des récits, qui s'enrichit à chaque saison. Car pour le profane la chasse, au fond, ce sont des histoires.

Attention ! de bonnes histoires.

Les bonnes histoires se racontent verre en main.

Au tableau, une pièce inattendue.

Une bonne journée : un tableau fourni.

ARTISANS ARMURIERS

« L'âme de la cité », poètes et musiciens l'ont chantée à toutes les époques de l'histoire, avec esprit, avec ferveur. Production abondante et variée de pamphlets pleins d'humour et de bonne humeur ; de croquis saisissants, hauts en couleur, où se reflète le caractère sévère et prime-sautier des choses et des gens de « chez nous ».

Témoin ce cramignon féroce dédié aux armuriers liégeois du siècle passé :

Dispoie qu'is n' vont pus, les fisique,
Is mettet des crocs âx botique
On brait après zelles tos costé
Is n' savet à quélle rowe passer
Et lon lon là, pauv' armuri
Comme vo t' là div' nou mâssi ! (1)

Et d'ajouter à l'adresse des polisseurs et autres monteurs à bois qu'ils en étaient réduits « à manger la corde où pendaient habituellement le lard et le jambon » !

Propos inoffensifs et plaisants, toujours — hélas ! — d'actualité. Car si l'armurerie, avec ses grandes manufactures et ses ateliers spécialisés, reste une des branches actives de l'économie du pays de Liége, elle ne nourrit plus son homme, c'est-à-dire l'artisan dont le métier tout de finesse, d'habileté et de travail patient assure la renommée d'une main-d'œuvre que le monde entier nous envie.

Métier d'art, métier de tradition ; métier difficile, qui se meurt...

Ils étaient trente-cinq mille il y a quelque cinquante ans d'ici. Ils sont moins de quinze cents aujourd'hui, quinze cents polisseurs, basculeurs, équipeurs, marcheurs, chambreurs, refoureurs, monteurs à bois et graveurs qui façonnent de leurs mains expérimentées les fusils de chasse à canon lisse dont les qualités de fini font les délices de tous les connaisseurs.

Il faut les surprendre dans leur atelier exigu, encombré et mal aéré, dans les faubourgs populeux de Liége ou de l'agglomération, au fond de ruelles étroites et malsaines. C'est là qu'ils poussent la lime et manient le marteau sans souci du temps ni des événements. Leurs gestes sont rapides et précis. Penchés sur leurs étaux, ils paraissent n'accorder aucun intérêt à ce qui les environne. Seul le travail qu'ils exécutent avec une conscience professionnelle admirable compte.

Fait curieux : chez chacun d'eux, peu de machines ; simplement une petite foreuse, un tour ou une scie électrique. Hormis les tubes et les crosses, estampés et tournés dans des fabriques spécialisées, tout se fait à la main, depuis l'assemblage des canons juxtaposés ou superposés jusqu'à la mécanisation des pièces intérieures de la bascule.

Celui-ci donne, à larges coups de râpe, sa forme définitive à une crosse de fusil ; celui-là creuse à l'aide d'un tour la chambre d'un canon; cet autre achève avec goût le façonnage d'une bascule, pièce maîtresse du fusil.

En fin de journée le tout prendra le chemin de la manufacture où il sera procédé au montage de l'arme et aux essais préliminaires à son transfèrement au banc d'épreuve.

Installé rue Fond-des-Tawes, au pied du Thier, à Liége, dans d'immenses bâtiments d'ailleurs partiellement détruits par la guerre, le banc d'épreuve, dont la création remonte à 1672, reçoit chaque jour les armes que lui envoient les nombreux fabricants de la ville et de la banlieue.

Tubes à bestiaux, fusils de chasse et de guerre, revolvers et mitrailleuses sont soumis à un test sévère qui consiste en une double épreuve.

La première s'exerce sur les tubes-canons déjà assemblés. Dans de petites chambres à ciel ouvert un ouvrier les aligne, puis les charge à 50 % de poudre noire et de plomb ; la porte de fer soigneusement refermée, il déclenche la décharge de l'extérieur. Bruit assourdissant, fumée opaque, suffocante, désagréable, et voici les canons brûlants dont plusieurs sont tordus, éventrés. Les autres passent au contrôle, où le moindre défaut les fait « rejeter ».

Rendus au fabricant, ils reviennent au banc d'épreuve complètement montés pour la seconde épreuve. A nouveau ils sont chargés de la poudre noire, puis à la poudre vive, et essayés séparément. Un dernier contrôle, plus sévère encore que le précédent, admet ou rejette définitivement le fusil à l'appréciation des spécialistes de l'institution.

Une troisième épreuve, facultative celle-là, porte sur la précision du tir. Et ainsi l'arme qui a satisfait à toutes ces expériences, qui a subi le contrôle scientifique du « banc », est de qualité indéniable.

« Sécurité, résistance », tel est en somme le double rôle ou plus précisément la double mission de l'organisme — le seul en Belgique — que dirigent le colonel Van Geyseghem et ses collaborateurs immédiats, MM. Hauzoul et Schiltz ; missions délicates qui répondent à une nécessité et qui assurent le respect de l'article 10 de la loi du 24 mai 1888 :

> « Nul ne peut vendre, exposer en vente ni avoir dans ses magasins, boutiques ou ateliers, aucune arme ou partie d'arme sujette à l'épreuve qui n'ait été éprouvée et marquée des poinçons que comporte son degré d'achèvement. »

Et pour terminer, quelques chiffres :

En 1907 : 1.576.671 armes avaient subi le poinçon. En 1945 : 133.236. En 1946 : 191.221. En 1947 : 197.791. En 1948 : 213.218.

Mais revenons à l'artisanat.

Comme nous le laissions entendre plus haut, les vieux ouvriers restent à la tâche. Pas mal d'entre eux ont dépassé l'âge de la retraite et attendent patiemment, courageusement la venue des jeunes éléments qui leur succéderont à l'établi. Ne prenons comme preuve que ces graveurs, dont soixante seulement subsistent des deux cent cinquante que comptait Liége en 1927 !

C'est que la gravure sur armes, plus que toute autre spécialité, requiert de la part de l'ouvrier un apprentissage long et difficile, une étude approfondie du dessin et de l'ornementation, une patience et une sûreté de main exceptionnelles.

Penché sur l'étau enrobé de plomb ou de chiffon, l'artiste serre sa pièce sans l'écorner. Puis, à petits coups secs de son marteau, il fait glisser son mince burin plutôt qu'il ne l'enfonce dans l'acier poli. Et le voilà recréant sur le fer lisse le motif qu'il a dessiné, puis placé sous ses yeux.

Travail remarquable, chef-d'œuvre de perfection, d'originalité et de finesse ! Exécuté en taille-douce, cet assemblage de petits rinceaux emplis de follicules offre un avantage très prisé du chasseur: il n'accroche pas le regard et rompt les effets de la lumière sur la bascule.

Mais la gravure liégeoise, unique au monde grâce au labeur incessant de ses vieux artisans, souffre du désintéressement des jeunes à son égard ; et si notre école professionnelle d'armurerie compte actuellement quelques élèves soucieux de poursuivre l'œuvre des aînés, cela ne suffit pas pour assurer la continuité d'un métier fait de patience, d'habileté, d'amour et de beauté.

Ainsi l'armurerie liégeoise poursuit modestement sa tâche avec le souci de maintenir sur les marchés mondiaux le renom d'une main-d'œuvre au passé chargé de gloire et d'orgueil.

L'artisan de 1869, celui-là même que l'on ridiculisait dans le cramignon des faubourgs, se retrouve dans le polisseur et le monteur à bois de nos jours.

Métier d'art, métier de tradition, métier difficile qui se meurt...

Mais dont l'âme et l'esprit résisteront...

(1) « Depuis que les fusils ne vont plus, ils mettent des « crocs » aux boutiquiers ; on crie après eux de tous côtés ; ils ne savent dans quelle rue passer. *Et lon lon le pauvre armurier. comme te voilà devenu sale !* »

LE FUSIL DE CHASSE, QUE, SELON LES DÉCLARATIONS OFFICIELLES, PRÈS DE DEUX MILLIONS D'AMATEURS ONT ENTRE LES MAINS CETTE ANNÉE, EST PARFOIS UNE ŒUVRE D'ART DONT LA FABRICATION EST DIFFICILE. CHACUNE DE SES PIÈCES EST L'OBJET D'UN TRAVAIL DÉLICAT ET MINUTIEUX, DONT ON AURA UNE IDÉE PAR LES PHOTOGRAPHIES CI-CONTRE QUI MONTRENT LES ARMURIERS FAÇONNANT LA CROSSE ET VÉRIFIANT LE FORAGE. LA BASCULE DES ARMES DE LUXE PEUT CONSTITUER UNE VÉRITABLE PIÈCE DE MUSÉE. LA FABRICATION DES CARTOUCHES DEMANDE ELLE AUSSI BEAUCOUP DE PRÉCISION.

Le professeur Portmann dine aux champs.

Les vignes d'Yquem avant les vendanges.

Le docteur Weissenbach lisant son rapport.

La proclamation du ban des vendanges.

Signature du livre d'or après dégustation.

Dégustation a Suduirant en Sauternois.

AVEC LES MÉDECINS AMIS DES VINS DE FRANCE

Esculape jadis bouda Bacchus. Et cela ne se passait pas « dans des temps très anciens », mais il y a une trentaine d'années. Le vin était le grand ennemi et les médecins condamnaient leurs malades — ce qui pouvait parfois s'entendre — mais aussi les bien portants, les bien vivants au régime, ou plutôt à la question de l'eau.

ENFIN MALHERBE VINT...

Mais le vin, le vin loyal et pur de France, trouva son Malherbe qui le défendit et lui rendit son éminente dignité. C'était un médecin girondin — qui paradoxalement s'appelait Eylaud — mais qui le premier osa proclamer que le vin n'était point un poison, mais au contraire un élément rationnel de l'alimentation et bien souvent le plus efficace des agents thérapeutiques. Un vœu présenté par lui au IIe Congrès international de la vigne et du vin à Barcelone, en 1929, proposait de fonder une société des médecins amis du vin dans tous les pays où fleurit la vigne. Et bientôt une association française était créée, le professeur Portmann de Bordeaux en devenait le président et le docteur Eylaud, le secrétaire général avec le docteur Fagouet, son confrère girondin, parfait organisateur du Ve Congrès international, qui vient de reprendre une glorieuse tradition. J'ai suivi de 1934 à 1939, de Béziers à Lisbonne, la plupart de ces réunions et je reste frappé par le sérieux, l'objectivité, le caractère strictement scientifique des séances de travail et des résolutions adoptées à l'issue de ces divers congrès.

Car il ne faut point s'abuser : les médecins amis du vin ne sont pas des étudiants prolongés célébrant Bacchus le verre en main, mais des savants, des cliniciens, des chercheurs qui croient à la vertu bienfaisante du vin.

LE VIN DANS L'ALIMENTATION

De congrès en congrès les médecins amis du vin voyaient croître leur influence et leur nombre. Celui de Lausanne — international — fut un triomphe et en 1939 le groupement rassemblait plus de deux mille praticiens. Depuis la guerre des vides sensibles ont été creusés dans cet effectif.

Les survivants se retrouvent néanmoins, nombreux et ardents, au Ve Congrès national de Bordeaux, que préside le professeur Portmann, récemment élu doyen de la Faculté de médecine de cette cité. Toutes les facultés, ou presque, sont ici représentées. L'Académie de médecine, avec le professeur Tanon, y figure ; et des médecins venus de tous les pays de France applaudissent longuement le rapport magistral du docteur J. Weissenbach, médecin des hôpitaux de Paris, sur le rôle du vin dans l'alimentation de l'homme sain et de l'homme malade. Une discussion de grande classe fait apparaître la différence essentielle qui sépare le vin de l'alcool, et notamment que l'alcool contenu dans ce dernier, pris à dose modérée, ne peut être nuisible mais joue au point de vue alimentaire un rôle important. Des expériences réalisées à Bordeaux sur des cobayes ont démontré que si l'ingestion du vin n'avait aucune conséquence grave l'ingestion de l'alcool contenu dans ce vin, préalablement distillé, puis dilué dans un volume d'eau égal à celui du vin primitif, pouvait en avoir de très sérieuses.

Après une discussion serrée et spirituelle le congrès adopte une motion préconisant pour les travailleurs des champs une ration quotidienne de vin d'un litre et demi, d'un litre pour les ouvriers d'usine et de 75 centilitres pour les travailleurs intellectuels.

A TRAVERS VIGNES

Mais les médecins amis du vin se devaient d'expérimenter les vertus bienfaisantes du produit vanté par eux. Et cela nous vaut de parcourir le Sauternois et le Médoc.

Dans le Sauternois nous admirons la grâce exquise du château Suduirant, qui évoque les adorables folies du Bas-Languedoc. Plus loin nous dégustons avec le château-yquem 1947 sans doute le plus grand vin du monde. Puis c'est le Médoc, avec ses vignes au bord du fleuve, dont les crus — château-margaux, château-latour — ressusciteraient un mort. Une pointe dans la région du saint-estèphe nous fait arrêter à Calon-Ségur.

La journée s'achève à Saint-Emilion. Un train spécial, largement pavoisé, emmène le congrès dans la cité d'Ausone, où l'on déjeune, en plein air, chez le docteur Fagouet, propriétaire d'un cru justement renommé, le château-beauséjour.

Puis à la tombée du jour les jurats en robe pourpre, capulet et bonnet rond gravissent les roides escaliers du donjon du Roy. Sept fois la trompette a sonné en l'honneur de Saint-Emilion et des sept communes qui produisent le vin de ce nom. Debout sur la plate-forme de la tour le procureur proclame le ban des vendanges. Et nous sentons, au delà des mots, une grande chose : l'âme de ce pays.

Paul-Emile Cadilhac.

LE FESTIVAL DE CANNES

Le festival de Cannes s'est achevé sur la victoire du film anglais *The Third Man (le Troisième Homme)*, à qui a été décerné le grand prix. Notre collaborateur Denis Marion donnera dans un prochain numéro ses impressions sur les films qui ont été projetés au cours de cette manifestation cinématographique.

NORMA SHAERER S'AMUSE VISIBLEMENT BEAUCOUP EN ÉCOUTANT LES PROPOS D'EDWARD ROBINSON.

BRIGITTE AUBER ET DANIEL GELIN SE LIVRENT A LA DANSE AVEC LE PLUS JUVÉNILE ENTRAIN.

LE GÉNÉRAL KŒNIG, DÉLAISSANT L'UNIFORME POUR LE SMOKING, DANSE AVEC MARIA MONTEZ.

DEVANT UNE BOUTEILLE DE CHAMPAGNE FRANÇOIS PERIER ET SA FEMME ONT L'AIR SONGEUR.

CE SOIR, LE DES GRIEUX 1949 MICHEL AUCLAIR A CHOISI COLETTE RICHARD COMME MANON.

UN TRIO JOYEUX ET SYMPATHIQUE : MAURICE BAQUET, JIMMY GAILLARD, THILDA THAMAR.

NI ERIC VON STROHEIM NI SES VOISINES DENISE VERNAC ET SIMONE SIGNORET N'ONT LE SOURIRE.

POUR LES ÉTOILES DU BALLET DE L'OPÉRA LES BELLES NUITS DE CANNES SONT UN CADRE IDÉAL.

PARMI LES GALAS QUI JALONNÈRENT LE FESTIVAL LE COCKTAIL DES ITALIENS FUT UN GROS SUCCÈS.

LA FAÇADE ILLUMINÉE DU PALAIS CONSTRUIT SPÉCIALEMENT POUR ABRITER LE FESTIVAL.

Sous un soleil très provençal le président du comité de la Foire fait les honneurs des installations a M. Jules Julien, qu'accompagnent le préfet et les personnalités.

Palais de la Bourse, on fête le 350e anniversaire de la Chambre de Commerce.

XXVe FOIRE DE MARSEILLE

La XXVe Foire de Marseille, qui va clore ses portes au parc Chanot, aura connu, dès son inauguration malencontreusement troublée pourtant par une grève des tramways qui a vite avorté, un succès considérable. Ce grand marché international méditerranéen, rénové et agrandi, reflète d'ailleurs le rôle de plus en plus important que joue notre grand port dans la vie économique nationale. Tant par son activité mondiale que par le développement de ses industries, Marseille voit s'affirmer sans cesse sa position de métropole commerciale, porte largement ouverte sur l'Orient et sur la France d'outre-mer. De cette activité aux multiples aspects, M. Jules Julien, secrétaire d'Etat au Commerce et à l'Industrie, avait eu le spectacle en parcourant les stands de la Foire qu'il a inaugurée sous la conduite du président et des membres du comité, en compagnie de M. Baylot, préfet des Bouches-du-Rhône, des représentants de la municipalité, des parlementaires et de nombreuses personnalités. Le même jour le ministre inaugurait également une intéressante exposition rétrospective du commerce et de l'industrie organisée par la Chambre de commerce de Marseille, qui célébrait à cette occasion son trois cent cinquantième anniversaire.

Au parc Chanot, barques et fins voiliers offrent leurs séductions aux amateurs du large.

Ce tracteur agricole a une originale façon d'attirer les regards. — « France-Illustration » aussi est présente a Marseille.

Ce support d'appareil téléphonique libérera les deux mains de votre secrétaire, qui pourra noter vos communications.

Ce chauffe-eau soudé a l'autogène et adaptable a tous les poêles tiendra 5 litres d'eau chaude a votre disposition.

L'épaulage mobile de ce cintre et son profil étudié éviteront a vos vêtements de se déformer : il est muni d'un anti-mites.

Un « train d'atterrissage » escamotable permet a ce diable les arrêts en charge, en lui assurant équilibre et stabilité.

Le garage métallique transportable et chauffé, véritable écrin de votre voiture, la mettra a l'abri pendant les étapes.

Fixé a votre bicyclette, cet appareil muni d'un ressort tendu par le pédalier vous aidera dans les montées par trop raides.

EURÉKA ! OU LE CONCOURS LÉPINE

Pour être vouée au modernisme, l'Exposition d'automne n'en respecte pas moins chaque année quelques vieilles traditions... M. le ministre avait inauguré le matin, l'après-midi des caisses arrivaient encore, de vigoureux coups de marteau ponctuaient l'installation des derniers stands, un visiteur tentait de faire admettre « à demi-tarif » un enfant de dix-sept ans, deux officiels grillaient une gauloise sous la pancarte « Interdiction de fumer ».

L'exposition elle-même ? Quelque 50.000 mètres cubes de réfrigérateurs en pyramides audacieuses, de meubles éclatants de vernis, de cascades de tapis, un vrombissement de cireuses et d'aspirateurs, des radios montées à l'extrême puissance, un fumet d'andouille normande et des vapeurs de pineau des Charentes.

« Inventions », une flèche et deux banderoles canalisent la foule vers les tréteaux du Concours Lépine, qui se double cette année d'un Concours international d'inventions, habituellement réservé à la Foire de Paris.

On a voulu distinguer trois catégories : inventions nouvelles, inventions déjà primées, articles de Paris, mais immédiatement les exposants se classent en deux groupes. Ceux-là sont déjà des « commerçants » qui présentent un matériel chromé ou vernis et distribuent généreusement avec assurance des prospectus imprimés. Les autres se contentent souvent d'une maquette en bois, où la peinture aluminium remplace le chrome ou le nickel, où parfois un tortillon de fil de fer remplit l'office d'une soudure. *Brevet à acheter,* signale une pancarte, à côté d'une boîte à lettres destinée aux « personnes que l'invention est susceptible d'intéresser ».

Tous les ans, une préoccupation dominante fait se retrouver un groupe de chercheurs. En cette époque de tractions avant, de banques attaquées, d'encaisseurs dévalisés, on ne s'étonne pas de voir tant de place réservée aux instruments de protection contre le vol et le cambriolage. L'acquéreur éventuel n'a que l'embarras du choix : barres de protection à air comprimé, dispositifs de blocage des serrures, sonneries d'alarme, tout est prévu, même un « avertisseur d'agression de caissier en course » (sirène deux tonalités à air comprimé, portée sur l'abdomen et commandée par une chaînette accrochée au poignet) et un nouveau modèle de « cabriolet automatique à l'usage des sergents de ville ».

Les arts ménagers conservent cependant la grande faveur. Quatre ou cinq appareils permettent de laver la vaisselle sans même se mouiller les mains, un ingénieux couvercle assure une petite provision d'eau chaude tout en interdisant au rôti d' « attacher », à côté du *rasoir à légumes,* du coquetier corbeille et du plat gradué qui permet de découper équitablement la tarte aux pommes lorsque les convives sont en nombre impair. Et voici le *Typhon,* qui, grâce à une simple pile de poche, tourne la sauce, fait la mayonnaise, monte les blancs d'œufs et sert éventuellement de ventilateur et de fraise à l'usage des dentistes gênés par les coupures de courant. L'*Atomiseur* et le *Tue-mouches électrique* assainiront votre appartement.

Au rayon des moyens de transport, la bicyclette reste grande favorite. Au siècle atomique on constate avec plaisir que le classique vélo-planeur garde tout son attrait. Pour le vélocipède terrestre on nous propose un ressort récupérateur qui doit permettre de monter une côte grâce à l'énergie accumulée dans la descente précédente. Mais tout le succès va au *Velopla,* destiné à accroître la vitesse pure et sur lequel on prend place à plat-ventre, l'estomac et le cou reposant sur des coussinets de cuir, le nez à quelques centimètres du pneu avant, les pieds actionnant un pédalier placé au-dessous de la roue arrière. Plus modeste, un autre chercheur propose au touriste de l'avenir le *patincycle...* qui n'est autre qu'un patin à roulettes perfectionné, à deux roues caoutchoutées.

Des mentions spéciales doivent être accordées au garage portatif pour 4 CV Renault, au récupérateur de gaz, qui réduit la consommation d'essence, au périscope, qui assure aux conducteurs une visibilité totale, au bras de téléphone, permettant de converser en gardant l'usage de ses mains, et surtout au *Tout en place,* petit instrument grâce auquel Madame pourra désormais trouver ses clés ou son rouge à lèvres, sans vider préalablement son sac à main.

Signalons encore au contrôleur des wagons-lits une « *pince lumineuse* pour contrôler les billets sans allumer le compartiment et permettant grâce à un verre spécial grossissant de déceler les billets falsifiés », au campeur un « appareil réchauffeur d'air permettant de camper en toutes saisons », aux ménagères économes le « savon à bille », et aux messieurs pressés le « blaireau automatique à manche creux contenant une crème de savon ».

Près de la sortie un dernier écriteau arrête les badauds. « La bombe atomique à la portée de tous ! »...

Claude Thomas.

★ Dans un satin blanc broché de fleurs lilas et agrémenté d'une bande de velours violet, NINA RICCI a réalisé cette robe du soir qu'elle a baptisée « Magicienne ».

INTRODUCTION *à la mode d'Hiver*

★ PAR RENÉE DERIF

A TRAVERS le kaléidoscope des collections, et comme les personnages d'un ballet, les robes nouvelles s'avancent, se croisent, se succèdent et enfin s'immobilisent pour cristalliser cette mode d'hiver qu'un de nos plus grands couturiers qualifie de « mode milieu du siècle ».

Ce nom un peu impressionnant la définit pourtant mieux que tout autre, car elle est parfaitement adaptée à notre vie d'aujourd'hui. La ligne 1950 est avant tout souple et désinvolte, qu'elle se croise en « Ciseaux » ou rayonne en « Moulin à vent » — qu'elle s'appelle ligne « Jaillissante » ou ligne « Fusée » ou encore ligne « Cerf-volant » ou ligne « Lasso » — qu'elle évoque le « Cigare » ou le « Minaret » — qu'elle soit « Fluide » ou « Roulée ». Tous ces termes se rejoignent pour exprimer les variations de la silhouette haute et fine dont les accents nouveaux sont divers. Dos blousant sur la taille toujours mince mais quelquefois desserrée. Epanouissement du buste où la carrure prend de l'importance. Emmanchure qui fait sa réapparition mais placée très bas, l'épaule conservant ainsi sa ligne fuyante. Manches simples ou chemisiers et devenant très volumineuses pour les manteaux. Cols qui s'amplifient et montent parfois jusqu'au dessus des oreilles et dont certains basculent parfois vers l'arrière en « Coup de vent ». Enfin assaut de la jupe fourreau devant la jupe encore large qui défend ses positions, et longueur variable selon les caractéristiques de la femme et du modèle.

Les nouveaux lainages d'aspect rugueux sont épais et légers à la fois et contrastent avec les draps qui sont nombreux : drap de cocher, drap gendarme pour les manteaux — drap satin pour les robes. Beaucoup de reversibles écossais et encore des écossais et des tweeds. Les soieries sont multiples, mais toujours strictement de pure soie : crêpes lourds, satins, ottomans, gros-grains, faille, taffetas, panne, velours et toute la gamme des merveilleux brochés et lamés. Les guipures de soie et d'or sont souvent rehaussées de broderies. Le daim apparaît en robe entière, unie ou brodée. Jamais les tissus n'ont été plus beaux, jamais on ne les a plus hardiment mélangés dans des combinaisons inattendues.

Parmi les coloris vifs ou profonds le noir garde sa place incontestée, incontestable. Ici encore chaque couturier a trouvé un ton particulier pour exalter son style propre. Il y a un gris foncé « Uranium », un rose tendre, un rouge très franc, un bleu « émail » tirant sur le vert et d'autres bleus, d'autres gris. Aussi quelques marron et beiges, des ocres, quelques violets. Des tons sombres aussi profonds que le noir visent à le remplacer. Et que dire de la beauté de la panne d'or et du satin saphir qui s'emploient pour les robes habillées, mais courtes, de fin de journée. Les femmes seront embellies par leurs reflets et elles aimeront l'élégance de ces robes demi-soir qui correspondent si parfaitement aux besoins de la vie actuelle, la robe longue restant l'apanage des grands soirs.

Mais pour le jour elles aimeront aussi le style chemisier des robes simples à larges jupes plissées ou des deux-pièces blousant au-dessus des basques fendues ; l'allure des grands manteaux rappelant la houppelande du berger ou celle du Juge et du Mandarin ; la cape-pourpoint ajustée devant et flottante derrière ; la redingote ou le tailleur d'écossais rouge ; l'asymétrie des fourreaux stricts d'où jaillissent un godet ou un plissé feuilleté et dont la coupe savante est fixée par de nombreux boutonnages.

De cette mode seyante et jeune les couturiers ont su tirer des effets particuliers et différents qui lui donnent beaucoup de variété.

Cela n'est pas son moindre mérite, car chaque femme pourra y retrouver sa ligne personnelle accordée à la note nouvelle.

Très ample, ce manteau en lainage parme de JEANNE LANVIN a belle allure. Un double collet de loutre est resserré autour du cou par un ruban de faille noire qui se noue sous le menton.

De PIERRE BALMAIN ce costume deux pièces, lainage sable. La basque courte sur le devant plonge dans le dos. Un collet de même tissu, doublé de castor, suit le mouvement.

« Plaid », un manteau vague en lainage écossais vert et noir, de CHRISTIAN DIOR. La manche est montée très bas ; les épaules sont rondes. Le col est petit, simple et roulé.

En velours pain brûlé, « Griserie », de JACQUES GRIFFE. Une bande de velours entoure les épaules. Le décolleté est fleuri de trois roses. Le drapé de la jupe retombe en traîne.

En jersey de soie gris argent serré à la taille, ce manteau du soir de MOLYNEUX s'orne au col et aux poignets d'une bande de vison. Robe de même jersey drapée à l'antique.

« Etoile matutine », de JEANNE LAFAURIE, en satin « [illegible] de cane ». La jupe est savamment drapée. Le corsage est maintenu par un lien de satin caché sous un collier de perles.

« Kisko », tailleur au dos blousant. La veste bleu paon est très ajustée devant. Un pan mobile part des épaules et se replie sous la basque. Tailleur et chapeau sont signés PAQUIN.

En lainage gris fer, avec une écharpe de trois tons de jersey gris à deux ouvertures permettant de passer les bras, cette robe est de JACQUES FATH et se nomme « Simoun ».

La « ligne cornée » est typiquement JEAN DESSÈS. Robe de lainage noir. Un de ces cornets [illegible] orne un côté du corsage et un autre se place au côté opposé sur la jupe.

CE STUDIO, QUI PEUT CONTENIR UN ORCHESTRE DE 80 MUSICIENS, EST RÉSERVÉ SPÉCIALEMENT AUX EXÉCUTIONS D'ŒUVRES DE LA MUSIQUE SYMPHONIQUE.

RADIO MONTE-CARLO
ET SON ÉQUIPEMENT PERFECTIONNÉ

GRACE aux travaux de nombreux chercheurs les procédés et les appareils de diffusion de la radio s'améliorent sans cesse. Les services entre lesquels se répartissent les activités d'une station de radio sont multiples. Il y a tout intérêt à ne pas les disséminer. Notre radio nationale le sait, qui, contrainte à un éparpillement qu'elle souhaite voir disparaître, voudrait un regroupement dans un édifice adapté à cette fin.

Point n'est besoin d'insister pour mettre en évidence les avantages d'un rassemblement tel que celui qui a été réalisé à Monte-Carlo, où il nous a été donné de visiter récemment la « Maison de la Radio ».

UNE MAISON MODERNE

Les habitués de Monte-Carlo se rappellent l'hôtel Prince-de-Galles qui s'élevait en plein centre de la ville, boulevard Princesse-Charlotte. Ses vastes et paisibles jardins étaient parmi les plus réputés de la principauté... Les jardins existent toujours, l'hôtel a été transformé et est devenu la Maison de la Radio. Sa disposition intérieure se prêtait bien aux modifications exigées par sa nouvelle destination.

Au prix de quelques remaniements : réunion de bâtiments, surélévation de l'immeuble, on a pu loger dans l'ancien « palace » tous les services administratifs de la radio, la bibliothèque, la discothèque (prévue pour trente mille disques) et les studios.

Ceux-ci, au nombre de sept, sont répartis en deux groupes séparés par deux étages, de façon à faciliter l'isolement phonique de chacun d'eux.

Quatre de ces studios sont au rez-de-chaussée, du côté de la mer. D'un volume de 300 à 500 mètres cubes chacun, ils sont destinés au théâtre radiophonique et aux petites formations orchestrales. A l'étage au-dessus, toujours avec vue sur la mer, un grand studio de variétés pouvant recevoir un public d'une centaine de personnes.

Si nous montons au deuxième étage nous y trouvons deux studios : le plus grand (2.500 mètres cubes) peut contenir quatre-vingts musiciens et permet de diffuser les grandes œuvres lyriques et symphoniques avec orchestre complet, solistes et masses chorales. L'autre, moins grand, est nanti d'un appareil de projection cinématographique. Leur acoustique a été soigneusement étudiée.

LES STUDIOS AU TRAVAIL

Une grande activité y règne. Les orchestres y travaillent sous la direction des plus grands maîtres ; les vedettes s'y succèdent — vedettes du chant : Lily Pons, Suzanne Juyol, Solange Delmas, Turba Rabier, José Luccioni, Tito Schipa, etc. — grandes vedettes de l'art dramatique et du cinéma.

Le « poste de la qualité » ? Tel est bien l'objectif auquel semble s'être attachée la direction artistique lorsqu'on évoque les diffusions d'œuvres lyriques telles que *Roméo et Juliette,* de Berlioz, *Fidelio,* de Beethoven, *Pelléas et Mélisande,* de Debussy, et *le Roi d'Ys,* d'Edouard Lalo.

Mais notre époque, rapide en pensée, rapide aussi en plaisirs, veut des œuvres aisées à comprendre pour le grand public, aisées, si l'on peut écrire, « à digérer ». D'où ce souci de présenter aux auditeurs une suite abondante d'émissions lyriques, parmi lesquelles nombre d'opérettes et d'opéras-bouffes, débarrassés de leur poussière et de leur tradition un peu surannée.

Aux artistes s'ajoutent maintes personnalités littéraires, artistiques et politiques. Après avoir donné une conférence à la salle Garnier, M. Paul Reynaud est venu l'autre jour s'asseoir devant le micro. Celui-ci a même pris un jour un caractère officiel : la veille de son départ pour l'Indochine S. M. l'empereur Bao Daï en effet y adressait une proclamation au peuple du Vietnam.

Mais le souvenir le plus touchant est sans nul doute celui de la dernière visite de Maurice Maeterlinck. C'était peu de jours avant que l'illustre écrivain s'éteignît dans le décor qu'il avait tant aimé. L'âge avait altéré ses traits, mais sa pensée restait claire et haute.

QUELQUES DIFFICULTÉS TECHNIQUES RÉSOLUES

Revenons à l'aménagement de cette maison. Un des principaux problèmes qui se sont posés a été celui de l'installation électro-acoustique.

D'une manière générale les commutations nécessaires à la réalisation des différents programmes d'une station se font dans une même salle. Ici on a

AU LOIN, DERRIÈRE CE PYLONE, ON DÉCOUVRE LES MASSIFS DES ALPES.

LE PALACE, DEVENU MAISON DE LA RADIO, DONNE SUR CES CALMES JARDINS.

S. M. BAO DAI S'ADRESSANT AU MICRO AU PEUPLE VIETNAMIEN.

MAETERLINCK, QUELQUES JOURS AVANT SA FIN, ET LILY PONS.

DE JANY HOLT A M. PAUL REYNAUD, LES « ORATEURS » SONT FORT DIVERS.

imaginé de remplacer cette salle unique par trois petites salles dont chacune est réservée à un programme différent.

Le poste de Radio Monte-Carlo a été en effet conçu pour l'émission simultanée de trois programmes : deux sur ondes courtes, permettant d'atteindre à toute heure le plus grand nombre possible d'auditeurs et les points les plus éloignés ; le troisième, sur ondes moyennes, est destiné le jour aux auditeurs du bassin méditerranéen, la nuit, aux auditeurs européens.

L'exploitation gagne en sécurité et en régularité en attribuant à chaque programme une salle autonome, véritable petit central à partir duquel toutes les commutations peuvent s'effectuer automatiquement. Ces petits centraux portent le nom de cabines de programmes. A chaque cabine est affecté en outre un « écran sonore », association d'un studio de parole et d'une cabine de prise de son. Celle-ci est équipée de quatre tourne-disque reproducteurs et d'une machine d'enregistrement et de reproduction magnétique du type « magnétophone ». De plus chaque cabine de programmes comporte une machine double d'enregistrement sur disques souples. L'indépendance de chaque groupe est ainsi totale.

La fidélité acoustique obtenue sur un récepteur de bonne fabrication n'est pas sans frapper l'auditeur de Radio Monte-Carlo. Un ingénieur extrêmement averti de ces questions nous expliquait que ce résultat était dû à l'exceptionnelle qualité de la modulation. On sait qu'on désigne sous ce nom l'opération par laquelle les courants téléphoniques sont, en quelque sorte, imprimés sur les ondes hertziennes chargées de leur faire franchir l'espace.

Il va sans dire que la plus irréprochable modulation serait inutile si les installations électro-acoustiques laissaient à désirer. Elles ont été ici, nous l'avons vu, particulièrement soignées. Les dispositifs de commutation permettent automatiquement de prendre la modulation provenant soit des studios de la maison, soit de l'extérieur, et de la diriger, après contrôle, sur l'émetteur affecté à chaque cabine de programmes. On peut aussi enregistrer cette modulation, pour la diffuser plus tard, sur magnétophones ou sur disques.

L'installation radio-électrique permet encore de donner l'heure dans les différents services et de distribuer la modulation dans les bureaux. A l'aide d'un cadran de téléphone automatique on peut choisir l'écoute à l'intérieur ou à l'extérieur de la Maison de la Radio.

Ajoutons que le journal parlé, qui comporte quotidiennement six bulletins d'information, dispose de deux salles d'écoute : l'une est munie de téléimprimeurs sur fil, l'autre, de récepteurs, dont certains automatiques.

LE CENTRE ÉMETTEUR DE FONTBONNE

Si, boulevard Princesse-Charlotte, les studios et tout ce qui les complète ont été installés dans d'excellentes conditions, il fallait, pour que l'équipement radiophonique fût complet, construire un centre émetteur. Ce sont en effet les « émetteurs » qui transforment la parole et la musique, jusque-là semblables à un courant téléphonique ayant besoin de fils pour se propager en ondes pouvant être captées par les appareils des auditeurs.

L'entreprise était difficile, car l'installation d'un centre émetteur dans un pays au relief aussi accidenté que celui de la principauté de Monaco présentait des obstacles qui pouvaient paraître insurmontables. L'émetteur doit, en principe, être placé dans un endroit plat, dégagé, assez éloigné des villes. Il importe par ailleurs que le sol possède une conductibilité électrique élevée.

Après bien des recherches et des études poussées, on a arrêté le choix sur un endroit situé non loin du Golf-Club de Monte-Carlo. C'est un plateau à 800 mètres d'altitude, dominé par le mont Agel, et qu'on appelle Fontbonne.

L'antenne de l'émetteur ondes moyennes n'a pu d'ailleurs être installée sur ce plateau, car le mont Agel qui le surplombe aurait gravement nui à son rayonnement. C'est donc sur le sommet du mont Agel, à 1.100 mètres de hauteur, que fut plantée cette antenne. En ligne droite elle est à 1.300 mètres de l'émetteur. Aussi a-t-il fallu prévoir une ligne d'alimentation anormalement longue ; c'est d'ailleurs le « feeder » le plus long du monde. Il atteint un rendement supérieur à 95 %.

Quant aux antennes des émetteurs ondes courtes, on a pu les installer à Fontbonne, à côté du centre émetteur. L'effet de « masque », comme disent les gens de métier, produit par le mont Agel est là de faible importance.

Ces émetteurs, au nombre de quatre, sont du type « push-push », dont le rendement est élevé. Deux sont à ondes moyennes. L'un, d'une puissance de 120 kilowatts (longueur d'ondes : 313 mètres), couvre, la nuit, toute l'Europe ; le second (10 kilowatts) est un appareil de secours. Les émetteurs ondes courtes, d'une puissance de 25 kilowatts chacun, peuvent être branchés à volonté sur un système d'antennes spéciales, dirigées sur chacun des pays choisis. Ils peuvent fonctionner sur n'importe quelle longueur d'ondes entre 16 et 50 mètres.

LE RAVITAILLEMENT EN ÉNERGIE ÉLECTRIQUE

« Vous avez dû avoir beaucoup de peine, faisions-nous observer aux ingénieurs qui nous faisaient visiter Fontbonne, à amener dans cette zone montagneuse l'énergie électrique dont vous aviez besoin !

— Ce fut, en effet, une très grosse difficulté, et pour la vaincre il a fallu des travaux très importants. Nous devions non seulement amener l'énergie au centre, mais aussi assurer la liaison téléphonique avec la Maison de la Radio.

— Comment y êtes-vous parvenus ?

— Eh bien, deux câbles souterrains ont été posés directement à travers la montagne. Ils partent de l'usine de Haute-Bordina, à Beausoleil, à la sortie de Monaco. L'un d'eux assure l'alimentation en énergie du centre, qui se fait sous une tension de 30.000 volts. L'autre relie le centre à la Maison de la Radio, où est installé un transformateur. Il contient les circuits destinés au transport de la modulation et ceux qui servent aux liaisons téléphoniques. Ces deux câbles suivent le même trajet et sont posés dans la même tranchée.

— N'y a-t-il pas d'inconvénients à redouter de ce voisinage ?

— Nous avons craint un moment que les effets d'induction du câble d'énergie sur les circuits de transmission de la modulation ne soient fâcheux. Le calcul avait montré que ces craintes n'étaient pas fondées. L'expérience l'a confirmé. Notez de plus que des câbles souterrains spéciaux relient la Maison de la Radio aux principales salles de spectacle de la principauté. »

En fait on est venu à bout, dans l'exécution de ce programme d'équipement radiophonique, de toutes les difficultés. Et il y en avait d'énormes. On a mis en œuvre pour la construction et pour le montage de Radio Monte-Carlo les tout derniers progrès de l'électro-acoustique et de la radio-électricité, et le résultat fait honneur à la technique moderne.

RENÉ PARNAY.

LE COMPOSITEUR DIRIGEANT L'AN DERNIER A SALZBOURG SON DERNIER CONCERT.

RICHARD STRAUSS

UNE figure géante de la musique disparaît. Richard Strauss est mort le 8 septembre dans l'opulente demeure de Garmisch-Partenkirchen que son labeur et son génie lui avaient méritée. Qu'il n'ait pas toujours été pour les compositeurs et les exécutants français un ami bienveillant et courtois, on ne s'en souviendra pas. Les excès du nazisme, en révoltant son âme d'artiste, venaient de le rapprocher de nous et de tous les peuples libres. Ces derniers mois, à l'occasion de son quatre-vingt-cinquième anniversaire — il était né à Munich le 11 juin 1864 — l'Opéra de Paris représentait *le Chevalier à la rose,* œuvre diverse et exquise, suite de métamorphoses où cet incomparable Prothée passe de la légèreté de Mozart à la majesté de Wagner, des rêveries schumanniennes à la drôlerie de Rossini ; les auditeurs les plus rétifs en furent éblouis ; et la splendeur des dernières scènes nous tenait haletants... N'ayant point écrit pour le piano, il ne sera jamais le confident de nos mélancolies, un animateur de nos rêves secrets ; et pour jouir de lui il faudra toujours la multiplicité des grands orchestres et l'espace des salles qu'une foule emplira. Mais alors la véhémence et la subtilité de son écriture, ses sonorités diaprées, ruisselantes, sa diversité presque unique dans l'histoire musicale garderont longtemps leur souveraine séduction.

Nous n'oublions pas le reproche auquel, chez nous, à l'époque des raffinements fauréens et debussystes, ses œuvres tumultueuses l'exposaient. On le blâmait de certaines vulgarités dans l'invention mélodique. On disait qu'il construisait des palais des *Mille et une Nuits* avec des matériaux sans rareté, des thèmes triviaux. Blâme excessif. Dans le déclin de la musique, devant l'envahissement du tout-venant et les hésitations d'un langage sonore qui pour se renouveler cherche, tâtonne et parfois s'avilit, ce blâme devient incompréhensible. La magnificence, le large souffle, les constructions titaniques de Strauss ont pris une noblesse et une dignité que nos aînés niaient. On ne lui refuse plus l'originalité.

La survie de ses vastes poèmes symphoniques ne paraît plus douteuse. Notamment, *Don Juan,* qui remonte déjà à soixante ans, *Mort et Transfiguration,* le pétillant *Till Eulenspiegel, Ainsi parlait Zarathustra, la Vie d'un héros,* et même la *Symphonie domestique* et cette *Symphonie alpestre* (1915) que, personnellement, j'ai le remords d'avoir comparée aux extases de M. Perrichon devant la Mer de Glace — ce n'était pas tellement injuste, au fond — font définitivement partie du trésor musical. Si le « dessin » chez Strauss a pu sembler parfois facile et grossier, le coloris a toujours été éclatant, comme celui d'un Rubens ou d'un Monticelli. Il faisait sonner l'airain, le cuivre, l'argent des flûtes et des clochettes, il faisait chanter le quatuor comme, depuis Wagner, personne ne l'a fait. L'orchestre fut sa voix naturelle ; ses mille voix dont il associait et dissociait les timbres avec un miraculeux bonheur.

Depuis qu'en 1882, à dix-huit ans, il avait reçu la lumière de *Parsifal,* Richard Strauss, élevé par son père, modeste corniste de l'orchestre de la cour, dans la dévotion des maîtres classiques, n'a eu qu'un maître : Wagner. Il a longtemps passé pour un simple épigone du Titan de Bayreuth. Mais un épigone de quelle taille ! Capable de tout imiter et d'écrire à sa fantaisie, comme Lulli, comme Berlioz, comme Saint-Saëns.

Au théâtre, presque toujours inspiré par des livrets de Hofmannsthal, il a créé des partitions ardentes et qui lancent des étincelles ! *Feuersnot, Salomé, Elektra,* l'adorable *Chevalier à la rose, Ariane à Naxos,* dont certaines audaces parodiques ne furent pas comprises. En 1937 il osa célébrer la paix — dans *Jour de paix* — et se fit huer par le parti grossissant de la guerre. Ses dernières œuvres, *Métamorphoses,* pour cinq quatuors à cordes — une prouesse dont il était seul capable aujourd'hui — et le *Concerto pour hautbois,* qui date de l'an dernier, témoignaient que la source n'était pas tarie, jaillissait encore fraîche et nacrée.

L'Allemagne peut le pleurer pieusement. Il fut une de ses grandeurs. Et d'une âme apaisée nous joindrons à ses plaintes notre admiration et nos regrets.

ROBERT KEMP.

LUCIEN DESCAVES

JE ne crois pas avoir rencontré Lucien Descaves plus de deux ou trois fois. Mais ce bourru légendaire m'a toujours inspiré plus que de la sympathie : la très sérieuse estime que méritait un homme d'un tel caractère. Il me paraît douteux que son œuvre soit très importante ni très durable. Avec lui disparaît cependant un écrivain auquel bien peu pourraient être comparés.

C'était, on l'a dit au lendemain de sa mort, le dernier survivant du naturalisme. Et voilà sans doute un titre littéraire assez mince aujourd'hui. Le monde où la littérature naturaliste s'enfermait avec complaisance dans le dernier quart du siècle dernier nous semble d'autant plus bas et plus étroit que la littérature du XX^e^ siècle s'en est relevée plus glorieusement. Tout cela a l'âge d'une histoire déjà vieille. C'était le temps où l'on poursuivait en justice un roman antimilitariste pour injures à l'armée, ce qui arriva à Descaves en 1889 quand il publia *Sous-Off's.* L'honneur militaire et la morale bourgeoise en ont vu bien d'autres depuis lors.

Lucien Descaves ne fut d'ailleurs pas un naturaliste toujours fidèle. Il signa le fameux manifeste des Cinq, lancé contre Zola quand celui-ci fit paraître *la Terre.* Descaves avait un tempérament d'insurgé. Je ne sais si l'impression qu'il reçut de la Commune fut une chose vécue (il avait dix ans en 1871 et c'était un Parisien des faubourgs), ou bien si ses lectures y suffirent. Il y eut peut-être des deux. Descaves était un disciple de Vallès. Deux de ses livres, *la Colonne* et *Philémon, vieux de la vieille,* évoquent l'histoire des communards. Et l'humeur révolutionnaire conduisit toute sa vie littéraire.

Il était aussi le seul qui vécut encore de la première génération d'académiciens Goncourt. Quand l'Académie se constitua, en 1900, sept des membres désignés par le testament d'Edmond de Goncourt étaient en mesure d'entrer en fonctions. C'étaient Huysmans, Mirebeau, les deux Rosny, Hennique, Paul Margueritte, Gustave Geffroy. Il y avait trois sièges à pourvoir. Les premières élections eurent lieu le 5 avril 1900. Avec Léon Daudet et Elémir Bourges, Lucien Descaves fut appelé à compléter la première équipe des Dix.

Il avait tout pour correspondre à l'esprit dont Edmond de Goncourt avait entendu marquer son académie : avec la filiation naturaliste, l'indépendance d'un homme de lettres qui ne voulait connaître rien d'autre que la valeur littéraire et la probité du métier d'écrivain. Je ne suis pas sûr que la hauteur de vue critique de Lucien Descaves fût d'une élévation absolue. Mais toujours son intransigeance s'est exercée dans le sens de la valeur la plus originale et la meilleure. Par son horreur des compromis, des moyens termes, des accords fondés sur des combinaisons, par sa volonté de tendre la main aux natures libres, aux talents authentiques, aux hommes de caractère, Lucien Descaves a soutenu excellemment l'esprit même de l'Académie Goncourt durant le premier demi-siècle de son existence. Aucun de ses collègues ne l'a sans doute égalé à cet égard. Et il n'est pas sûr que dans l'évolution des mœurs littéraires ce rocher d'indépendance soit jamais remplacé vraiment.

Pour s'en tenir à cette attitude Lucien Descaves avait adopté une méthode qui a défrayé la petite histoire littéraire. Aux déjeuners rituels de la compagnie il refusait de venir se mettre à table, il envoyait son bulletin de vote par la poste, en l'accompagnant quelquefois d'un message qui avait le ton d'un manifeste. Est-ce lors de l'élection de Jean Ajalbert, en 1916, qu'il prit pour la première fois ce parti ? Descaves s'indignait qu'Ajalbert fût préféré à Courteline. Il fit un éclat mémorable. D'autres fois c'est au sujet de l'attribution du prix qu'il se mettait en colère. Il défendait son candidat comme celui qui aurait dû s'imposer de toute évidence aux suffrages de l'académie. Il avait raison le plus souvent. Qui niera par exemple que Céline (quoi qu'il ait fait pour démériter depuis lors) n'eût été un lauréat Goncourt des plus qualifiés, l'année où le prix lui fut refusé ? Lucien Descaves faisait de son mieux pour garder l'Académie Goncourt du danger qui risque de lui être le plus funeste : la tentation de l'opportunisme.

Je n'aime guère l'expression « homme de lettres ». Elle a son utilité dans le Bottin mondain, mais elle sous-entend trop de vanité et de suffisance chez bien des gens en qui elle supplée à une valeur plus réelle et plus profonde. Cependant si l'on salue en Lucien Descaves la mémoire d'un vieil homme de lettres, ce sera avec un véritable respect. De son siècle au nôtre Descaves avait gardé à la vie littéraire un honneur à l'égard duquel notre époque relâche un peu trop la vigilance: Il avait de son métier une fierté jalouse, farouche, ombrageuse. Dans les lettres contemporaines il n'est sans doute qu'un auteur du second rayon. Mais il reste un noble exemple moral.

ANDRÉ ROUSSEAUX.

PETITES CHRONIQUES

LUDOVIC NAUDEAU

Avec Ludovic Naudeau, décédé à Pontoise à soixante-dix-sept ans, vient de disparaître l'un des derniers survivants de la brillante équipe des grands reporters qui ont parcouru le monde durant la première moitié du XX[e] siècle.

Entré tout jeune dans le journalisme il avait été dès 1905 le « correspondant de guerre » du *Journal* en Mandchourie durant le conflit russo-nippon. Témoin de la bataille de Moukden, où il fut fait prisonnier par les Japonais, il s'évada pour reprendre ses jumelles et sa plume, annonçant le premier à l'Europe stupéfaite la prise de Port-Arthur et une défaite russe dont le tsarisme ne devait pas se relever. De nouveau prisonnier il rapporta de son séjour forcé au Japon la matière de deux ouvrages prophétiques.

Durant la grande guerre il fut un informateur précieux des choses de Russie. Après avoir assisté à l'agonie du régime des tsars et à l'éphémère tentative de Kerensky, il approcha Lenine aux premières heures de la révolution bolcheviste. Ce qui ne l'empêcha point d'être emprisonné dans les geôles tchékistes.

En 1921 il entrait à *L'Illustration*, pour laquelle il parcourut le nouveau Reich et les Etats de l'Europe centrale nés de la victoire des Alliés. *L'Illustration* puis *France-Illustration* lui doivent également de remarquables enquêtes.

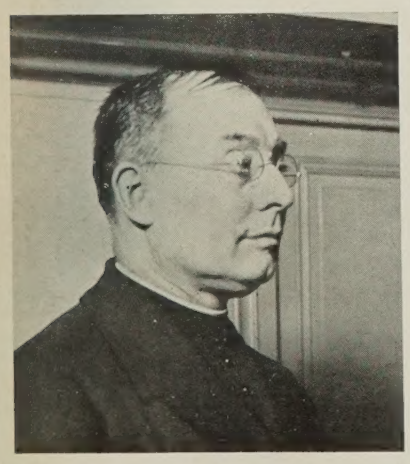
Officier de la Légion d'honneur, il s'était retiré à Pontoise, où sa maison devait être complètement détruite par les bombardements durant la dernière guerre.

A M[lle] Naudeau, sa fille, qui l'a soigné avec un dévouement exemplaire, et à tous ses proches la direction et la rédaction de *France-Illustration* adressent leurs condoléances émues.

LE R. P. MERKLEN

Le R. P. Merklen, chevalier de la Légion d'honneur, rédacteur en chef de *la Croix*, vient de mourir.

Né à Mirecourt en 1875, il fit ses études à la Faculté de droit de Nancy avant d'entrer au séminaire de cette ville. En 1899 il fut ordonné prêtre à Rome, où il avait achevé ses études en théologie avant d'entrer chez les assomptionnistes. En 1927, il devint directeur doctrinal de la Maison de la Bonne Presse et rédacteur en chef de *la Croix*. Ses obsèques ont eu lieu à Saint-Pierre de Chaillot devant une assistance nombreuse.



LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

DES VILLES D'ART :

Guy Mollat du Jourdin, *Salzbourg, cité ardente*, préface de Fernand Gregh (Editions internationales, 106 pages, 16 photographies hors-texte). Les lecteurs de *France-Illustration* se rappellent le reportage sur le festival de Salzbourg, paru sous la signature de l'auteur dans le numéro du 27 août, avec des photographies de F.-L. Solms (Bilderreportagen) et de l'atelier Ellinger. M. Mollat du Jourdin déploie dans son livre les mêmes dons de vibrante sensibilité et de coloris.

Il a découvert à Salzbourg le secret de Mozart comme Barrès avait pénétré à Tolède celui du Greco. « Un prince, dit-il, qui ne porte ni la pourpre ni la crosse, mais plus prince de Salzbourg que quiconque, parce que né et nourri de sa substance et parce que, plus qu'aucun autre, il a porté la gloire de sa ville aux plus lointains confins du monde. »

Et cependant cette ville, dont il a fait la capitale de la musique et où il a passé vingt ans de son existence, Mozart ne l'aimait point. « J'éprouve, écrit-il à son père, un grand dépit et une appréhension de me revoir à cette cour de mendiants. Je vous jure sur mon honneur que je ne puis souffrir Salzbourg et ses habitants ! »

Etrange malentendu dans un mariage d'inclination dont Mozart n'avait point conscience. Car le style classique des grandes places, les lignes pures des palais, la belle ordonnance des vieilles demeures ne sont-ils pas la préfiguration du style de sa musique ? « Le simple signe de baguette d'un invisible chef d'orchestre pouvait à l'instant faire descendre sur la ville toutes ces notes suspendues aux corniches, aux rinceaux, aux feuilles d'acanthe de cette architecture vouée à la musique. »

M. Mollat du Jourdin achève ce pèlerinage sur une vision émue des manifestations de la piété populaire, de cette aménité sociale qui apportent à l'atmosphère salzbourgeoise « une modération, un équilibre où un passé tumultueux se résout dans un charmant apaisement de la vie quotidienne ».

Il a été touché par la grâce ; elle imprègne ce livre que liront avec émotion et profit ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune de faire le même pèlerinage.

LA SECONDE GUERRE MONDIALE :

Julien Green, *Journal 1943 - 1945* (Plon, 285 pages). Ce sont les notes « vécues » d'un romancier qui passa une partie de la guerre en Amérique ; l'autre en France, son pays d'adoption. « Un journal dans lequel, dit l'auteur, je mets tout ce que je vois et tout ce que j'entends. » Il a parlé aux Français à la radio de New York et fait aux Etats-Unis des conférences et des cours sur notre littérature.

Ces pages écrites au jour le jour sont empreintes d'une émotivité mystique qui cherche aux événements une signification suprahumaine. Converti au catholicisme depuis une dizaine d'années, l'auteur exprime la sincérité de sa croyance dans la plupart de ses jugements. « L'Eglise, dit-il, est la seule institution humaine derrière laquelle il n'y ait pas de néant. »

Passionné d'art, de musique et de littérature, il sème au hasard de ses notes les citations, les impressions laissées par ses lecteurs ou ses entretiens avec Gide ou Maritain.

De retour à Paris en septembre 1945, il est frappé par trois choses : les habits de religieux qu'on voit dans les rues, la résurrection des fiacres et le bruit que font en courant les enfants chaussés de sabots. Mais il retrouve l'ambiance où s'est écoulée la plus grande partie de sa vie. « La pièce a changé, dit-il, mais le décor est le même... Je voulais me pencher au-dessus de la Seine et lui parler tout bas, comme je le faisais à vingt ans. » Un témoignage de premier ordre sur ces années douloureuses, et qui restera.

ALBERT MOUSSET.

LE PROFESSEUR MONDOR COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

Au titre de l'Education nationale, le professeur Henri Mondor, de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie française, vient d'être promu commandeur de la Légion d'honneur. Ses nombreux amis et lecteurs se réjouiront de la haute distinction accordée à l'éminent académicien dont la maîtrise s'est affirmée depuis longtemps le scalpel ou la plume à la main.

LE CONGRÈS DE NEUROLOGIE

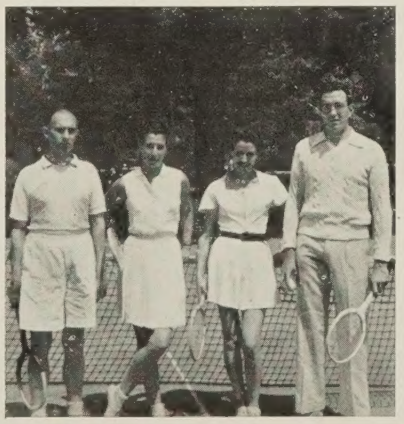
Réunis à Copenhague en 1939, les neurologues, qui ont accoutumé de s'assembler tous les quatre ans en congrès, avaient décidé alors de tenir à Paris leurs assises. Les événements ne le permirent pas. Mais le rendez-vous fut conservé. Et c'est pourquoi du 5 au 10 septembre d'éminents spécialistes de la neurologie venus nombreux des quatre coins du monde se sont retrouvés dans la capitale. Présidée par M. Schneiter, qui représentait le gouvernement, la séance d'ouverture eut lieu à la Sorbonne. Environ 1.400 médecins ont pris part aux discussions. Ils n'ont pas entendu moins de seize rapports et de quatre cents communications. Il a fallu mettre à leur disposition huit amphithéâtres de la Sorbonne pour que les congressistes pussent travailler commodément. Tous ont loué l'organisation, due au professeur Raymond Garcin.

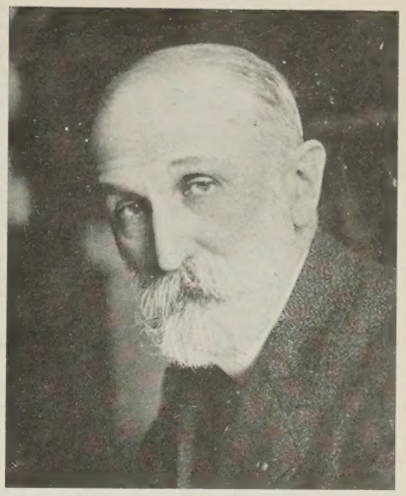
Ce congrès était présidé par le professeur Alajouanine, assisté de sir Charles Sherrington, du docteur Gordon Holmes, du professeur Guillani et du docteur André-Thomas.

TOURNOI DIPLOMATIQUE

La coupe diplomatique est l'enjeu du tournoi de tennis qui se dispute chaque année entre les diplomates étrangers en résidence à Paris et les membres du corps diplomatique. Au cours d'une réception offerte par le baron et la baronne Baeyens, le trophée a été remis par M[me] Parodi à l'équipe française de mixte : M[lle] de Vinolz et le baron Gérard d'Alexandry. Ce dernier a également gagné le simple et le double hommes avec M. Louis de Menthon, tandis que la finale du simple dames était remportée par M[me] Jean Wolfrom.

Les finalistes. De gauche à droite : M. J.-B. Georges-Picot, M[me] Guyot, M[lle] de Vinolz et le baron Gérard d'Alexandry.





HENRI RABAUD

En même temps que Richard Strauss disparaît un grand musicien français, Henri Rabaud. Né en 1873, fils de musicien, élève de Massenet au Conservatoire, Grand Prix de Rome à vingt et un ans. Henri Rabaud, succédant à Fauré en 1920, fut durant vingt ans directeur du Conservatoire. Membre de l'Institut et commandeur de la Légion d'honneur, ses vastes connaissances, ses qualités d'éducateur, la rectitude de son esprit lui permirent de s'acquitter avec un rare bonheur de ses fonctions. Tous ceux qui l'ont connu garderont le souvenir de l'homme délicat et probe à la parfaite courtoisie et de l'artiste sincère à l'absolu désintéressement.

C'est à ses compositions lyriques qu'il doit ses succès les plus notoires : *la Fille de Roland*, *l'Appel de la mer* et *Mârouf, savetier du Caire*, passé cette année même du répertoire de l'Opéra-Comique à celui de l'Opéra. *Martine*, créée l'an dernier à Strasbourg, fut son chant du cygne. Sa production de concert dénote le technicien solide possédant son vocabulaire propre. L'*Oratorio Job*, le psaume *Cum invocare*, un quatuor à cordes et le célèbre *Divertissement sur des chansons russes* en constituent l'essentiel.

L. MAURICE-AMOUR.

FRÉDÉRIC LEFÈVRE

Les lettrés de tous les pays apprendront avec surprise et chagrin la mort prématurée de Frédéric Lefèvre. La robuste silhouette du rédacteur en chef des *Nouvelles littéraires* était populaire parmi nous. Il était né en Mayenne, à Izé, le 7 mai 1889, et, orphelin à onze ans, gagna sa vie comme berger.

Venu à Paris en 1912, il se fit une place rapidement dans le monde littéraire, et quand en 1924 il ouvrit la série des « une Heure avec... », il devint une puissance. Son influence fut grande, ses bienfaits à ses confrères, sans nombre. Il laisse des romans, des essais. Il préparait un livre sur Platon quand la mort le surprit.

LES SPECTACLES

2 ANES
FIN DE 1/2 SIÈCLE
La nouvelle revue de
RENÉ DORIN *est un* TRIOMPHE

350[e] ATELIER 350[e]
L'INVITATION AU CHATEAU
de JEAN ANOUILH

PIÈCES RECOMMANDÉES
Comédie - Wagram : VOYAGE A 3.
Palais - Royal : LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES (fou rire).

ATHÉNÉE. THÉATRE LOUIS JOUVET
Ondine
de JEAN GIRAUDOUX
avec
DOMINIQUE BLANCHAR
LOUIS JOUVET — PIERRE RENOIR
LOCATION OUVERTE de 11 à 18 h.

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

AMATEURS !

Camera Pailliard H 16

Si vos films et vos photos cet été ne vous ont pas entièrement satisfaits, demandez conseil à un spécialiste. Les techniciens de General Photo Ciné sont à votre disposition.

Vous trouverez au 91 rue La Fayette tous les services que peut attendre un amateur :

— des travaux bien exécutés ;

— une sélection d'appareils et de cameras choisis parmi les meilleurs ;

— la possibilité de faire effectuer toutes vos réparations et de moderniser votre *Leica* d'avant guerre en le munissant des derniers perfectionnements.

Vous y trouverez aussi de beaux albums et tous les accessoires qui peuvent vous manquer.

N'attendez pas pour consulter

General Photo Ciné, 91, rue La Fayette, Paris. TRU 07-81.

— VITE ! 30 COPIES DE CE TEXTE, S. V. P. — VOILA, MONSIEUR !

Voici enfin le moyen de délivrer votre dactylo de son cauchemar : taper des textes en multiples exemplaires avec des liasses de carbone : la moindre faute de frappe était presque une catastrophe (à moins de jeter tout au panier et de recommencer — en cachette). Le prix de revient d'un exemplaire (peu lisible) était vertigineux.

L'Ormatic, petite machine à copier, provoque une joyeuse révolution dans les bureaux. Sans encre, ni stencil, ni pâte, ni photo, ni entretien, ni panne, ni apprentissage, votre dactylo débutante tirera jusqu'à 250 copies nettes, au besoin en trois couleurs simultanément, de tout texte, dessin, tableau, formulaire, circulaire, note de service, etc. Le principe de l'Ormatic, étonnamment simple, fait déjà fureur aux U. S. A., Grande-Bretagne et dans tous bureaux français efficients. Rien de commun avec le duplicateur classique.

Demandez spécimens tirages et tous détails à S. A. Grog et Cie, 37, avenue George-V, Paris (8e). ELY 14-10 (7 lignes). Se recommander de *France-Illustration*, s. v. p.

A LA CHASSE

Avec l'automne viennent les joies de la chasse et les paysages aux coloris merveilleux. C'est le moment des passages de canards sauvages, de sarcelles, de poules d'eau, c'est aussi celui de l'affût à l'aube, dans les marais ou à la hutte.

C'est le moment où le chasseur suit la vie intense cachée dans la nature et épie au plus près la vie du gibier et des oiseaux migrateurs.

Aussi bien de jour que de nuit il lui est indispensable d'utiliser des jumelles Huet, 50 % plus claires grâce à leur optique traitée et utilisables d'une façon optimum.

C'est le cadeau rêvé, auquel toute femme doit penser, car les jumelles Huet sont indispensables à l'homme dans toutes les manifestations de sa vie sportive et touristique.

ATTENTION

Le 6 octobre 1949, ouverture du 36e Salon de l'Automobile.

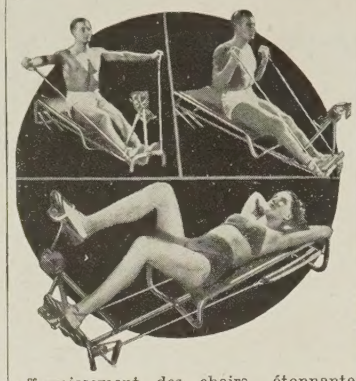
A cette occasion la revue *l'Automobile* — Sports mécaniques — édite un magnifique numéro sous couverture couleurs.

Retenez-le dès maintenant chez votre libraire habituel.

L'Automobile, 6, rue de Milan, Paris.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

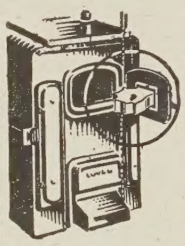
Un quart d'heure par jour d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction du ventre et des hanches,



affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle. Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, Adams Trainer est l'appareil d'exercice en chambre le plus complet, le plus pratique.

Renseignez-vous sans tarder, *gratuitement* vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse* en écrivant à Adams, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (FI).

ÉCONOMISEZ 25 à 35 % DE CHARBON



en adaptant sur vos chaudières de chauffage central l'économiseur Edco.

Quelques clients : Chemins de Fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Recettes Perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province.

Brochure gratuire sur demande.

Chez les entrepreneurs de chauffage ou Edco, Service 20. 216, rue de Rivoli, Paris-1er (Tuileries). OPE 87-17.

SPÉCIALITÉS SPEED

Dans votre Citroën vous logerez tous vos bagages à l'abri grâce à l'adaptation Speed qui double la capacité de votre malle arrière.

L'équipement de luxe Speed comprend également :

— les roues en alliage spécial à haute résistance ;

— le pare-choc 1949 aux lignes élégantes et nouvelles ;

— la triangulation Speed adaptable à l'avant de la 11 CV Citroën qui, sans en modifier l'aspect extérieur, lui donne une rigidité égale à celle d'une 15 CV.

Pous tous renseignements :

Établissements Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. MAI. 87-40.

INVENTEURS

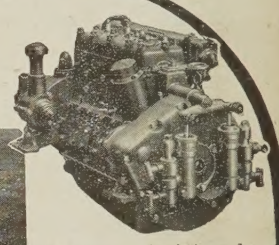
Pour lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité Moulin, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI 45-11.

la pinasse

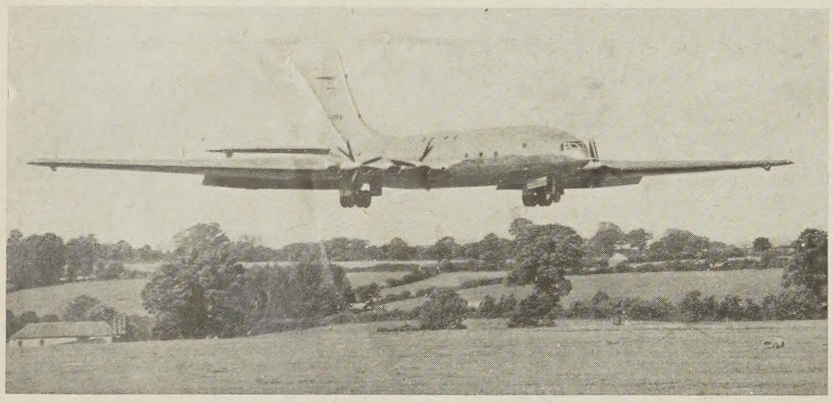
COUACH

TYPE "ARCOA" 48



Pinasse équipée du moteur marin 15 CV Couach, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.



LE BRISTOL « BRABAZON I »

Le premier vol du Bristol *Brabazon I* à la veille de la présentation annuelle de leurs productions par les constructeurs aéronautiques de Grande-Bretagne rendra au public britannique un peu de la confiance qu'il commençait à perdre dans son aviation de transport.

Le *Brabazon I*, du nom de lord Brabazon of Tara qui présidait en 1944 la commission chargée d'établir le programme d'après guerre d'une aviation de transport, est avec ses 131.500 kilos le plus gros avion qui ait encore volé ; le Hughes HK-1, qui le dépasse avec ses 180 tonnes, est en effet un hydravion. L'envergure est de 70 m. 10 ; la longueur, de 53 m. 95. Equipé de huit moteurs Bristol « Centaurus » de 2.500 CV couplés par deux sur quatre hélices, sa vitesse de croisière sera d'environ 480 km.-h. ; son rayon d'action, de 8.800 kilomètres. Il est aménagé pour 100 passagers sur l'Atlantique-Nord ; pour des étapes plus courtes il pourra transporter jusqu'à 200 passagers. Le décollage et l'atterrissage sur une longueur d'environ 500 mètres doivent s'entendre d'un appareil sans charge utile, avec un minimum de combustible. En service normal les distances seront du même ordre que les avions commerciaux le plus récents qui réclament des pistes de 2.000 mètres environ, et la construction d'une piste de cette longueur au voisinage de l'usine Bristol a précisément été l'un des principaux postes de dépense du nouvel appareil.

Depuis que le *Cormoran* s'est écrasé au sol à son premier vol, on pourrait être tenté de considérer en France que, ce cap franchi, tout ira bien. Il reste malheureusement, surtout sur les appareils géants où l'on est obligé d'accepter nombre de solutions nouvelles, toute la période des « maladies de jeunesse », presque aussi longue que chez l'enfant. Il reste surtout la sévère compétition avec les concurrents du point de vue du rendement commercial.

Le *Brabazon I*, avec ses huit moteurs « Centaurus », sera en effet seul de son espèce ; les appareils suivants, actuellement en construction, seront équipés de huit turbopropulseurs Bristol « Proteus » de 3.500 CV. Or ce mode de propulsion, qui paraissait vers 1944 devoir éliminer le moteur à explosion sur l'avion de transport, est loin d'avoir répondu aux espérances que l'on plaçait en lui. Il a été difficile de concilier la légère économie de poids de construction par rapport au moteur à explosion avec une consommation comparable à celle de ce dernier type. Bristol s'y était essayé avec une récupération de la chaleur contenue dans les gaz d'échappement sur le Bristol *Theseus* ; le supplément de poids et d'encombrement était assez élevé ; la solution n'a pas été reproduite sur le *Proteus*. La situation est d'autant plus grave que le moteur à explosion a fait dans l'intervalle un gros progrès avec le moteur « compound » où une turbine récupère l'énergie perdue à l'échappement des cylindres, et qui permet un gain de près de 20 % en puissance comme en consommation.

Seule l'expérience montrera si le turbopropulseur mérite la confiance que l'on a placée en lui.

C. R.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Allô, Paris !... Ici, Rome. Ainsi s'ouvre une nouvelle rubrique dont la portée promet d'être lourde de conséquences heureuses. Il s'agit en effet d'une émission mixte, dite en « duplex ». La France et l'Italie se renvoient la balle, se partagent la peine et l'honneur, jouent un morceau à tour de rôle, une courtoise émulation règne pendant le concert, les applaudissements crépitent des deux côtés des Alpes. Là-bas Lia Origoni détaille gracieusement *le Pays des clochettes* et avec beaucoup de pureté une « chanson d'amour ». Bravo ! bravo ! clament les auditeurs. Ici Lucienne Jourfier exprime avec une émotion concentrée *Si j'avais des ailes*, de Messager. *Gratie ! gratie !* crient ses admirateurs invisibles, comme ils le crient à Camille Maurane après son interprétation solide d'un air de *la Basoche*.

Armand Bernard et son ensemble se surpassent dans *la Danse des violons*, qu'ils exécutent avec une délicatesse exquise. L'orchestre moderne de Radio-Rome prouve sa valeur alliée à la grâce dans une fantaisie sur des chansons italiennes connues réunies par Demichelli.

Un premier grand pas est fait. D'autres doivent suivre.

W.-L. Landowski.

NOUVELLES RELIGIEUSES

L'assemblée du Désert

Comme chaque année, le premier dimanche de septembre s'est tenue au mas Soubeyran, en plein cœur du pays cévenol, entre Anduze et Alès, l'assemblée du Désert. Cette année elle ne réunissait pas moins de vingt mille descendants des « opiniâtres » venus commémorer les grandes figures du protestantisme français du XVIIIe siècle. L'assemblée se tint en plein air, comme de coutume, sous les châtaigniers qui encadrent le musée du Désert. Celui-ci, fondé par MM. Frank Puaux et Edmond Hugues, conserve, on le sait, les souvenirs de la période qui s'inscrit entre la révocation de l'édit de Nantes et l'édit de Tolérance de 1787.

Après le culte, célébré par le pasteur Tirel, de Mazamet, M. Gabriel Puaux, ambassadeur de France, évoqua éloquemment les prédicants du Désert à l'occasion de leur 250e anniversaire.

Après la lecture d'un message de M. le pasteur Boisset au nom des Eglises réformées de la Sarre, l'assemblée entendit en conclusion une allocution de M. le pasteur Gounelle, de Marseille, qui célébra l'épopée des camisards et exalta l'amour traditionnel des protestants pour la liberté.